

La fabuleuse histoire de SHAOLIN

par Georges Charles



LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAGOLIN



1. LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

En cette centième année de notre ère, bien que la Chine possède déjà une civilisation brillante et deux fois millénaire, il vaut mieux voyager sous forte escorte et, le soir venu, il est préférable d'établir un solide campement, surtout si l'on traverse la province de Honan, région où les montagnes arides aux multiples défilés alternent avec des forêts profondes où la lumière du jour a du mal à se frayer un chemin. La cour impériale, avec ses savants, ses philosophes, ses juristes et surtout sa police, est bien loin !

Quand les quelques dignitaires de l'Empereur, vrais seigneurs de la guerre, garants de la loi et de l'ordre, farouchement retranchés dans leurs fiefs, ne décident pas de rançonner les riches caravanes en toute impunité, ce sont les brigands qui se chargent de les dépouiller. Surtout si elles ne sont pas de taille à se défendre ! Il va sans dire que le voyageur isolé constitue une proie facile et tentante. Le plus anodin des passe-temps de ces hordes armées est de faire écarteler vivant, par quatre chevaux, leurs victimes afin que ces dernières ne soient plus en mesure de se plaindre aux autorités.

LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Suite de la page 53

Les bandits n'hésitent d'ailleurs pas à attaquer, parfois en plein jour, les bourgades et surtout les quelques monastères qui recèlent des richesses. Aussitôt leur méfait accompli, ils se réfugient dans leurs repaires situés au cœur de la montagne, à l'abri des maigres troupes régulières parties à leur recherche. Ces dernières constituent un autre fléau pour la contrée : elles réquisitionnent nourriture et bétail plus que de raison et afin de s'attirer les faveurs de quelque fonctionnaire, n'hésitent pas à ramener quelques têtes n'appartenant pas toujours à des brigands, ou à raser un village soupçonné d'avoir été en bonnes relations avec l'ennemi.

Les villageois ulcérés construisent de formidables enceintes et entretiennent à grand frais des garnisons de mercenaires qui, profitant à leur tour de cet état de fait,

rendent d'inamicales visites à ceux qui refusent leur protection. Il leur est facile ensuite d'incriminer les pillards. Les plaintes arrivent parfois jusqu'à l'Empereur mais celui-ci a bien d'autres chats à fouetter. Il délègue alors quelques fonctionnaires dont il n'entend plus parler au bout de six mois et oublie jusqu'à leur existence. Si on ajoute à tout cela les rivalités guerrières entre les seigneurs des diverses provinces qui mettent des contrées entières à feu et à sang à cause de sombres histoires d'héritages, le noir tableau est presque complet.

Quelques moines avisés, soucieux de se soustraire à ces brutalités, décident de se réfugier dans un endroit inexpugnable et néanmoins propice au développement de leurs théories. Leur religion leur interdisant de porter une arme, ils sont en effet plus que tout autre victimes des événements. Ils recherchent donc un site exceptionnel qui leur permettra, tout en continuant leur tâche, de se soustraire à la cupidité de leurs farouches voisins.

A l'ouest de Loyang, une préfecture, se dresse le massif de Hao-Shan et au centre de celui-ci, incroyablement escarpé et sauvage, le mont Shao-Shi ou Su. Il possède deux particularités essentielles qui jouent en sa faveur. C'est une position stratégique dominant la route principale qui traverse la province du nord au sud, et il recèle de nombreuses sources dont une au sommet qui dévale ses flancs en cascade. Le choix ne saurait être meilleur car bien que d'aspect rébarbatif, le grandiose paysage incline à la méditation. Les moines se mettent à l'œuvre et construisent un temple.

La tâche est ardue, il faut niveler le terrain, amener les blocs de pierre par un sentier abrupt taillé dans le roc, acheminer les arbres qui servent aux échafaudages sur de très longues distances. Les accidents se multiplient : nombre de travailleurs périssent soit



dans des chutes, soit écrasés par un fardeau mal assuré. Une des tâches des plus épuisantes consiste à monter de la terre fertile de la vallée pour assurer la subsistance grâce à des cultures maraichères. Pour se protéger du vent, les moines replantent des sapins sur le sommet, innovation pour l'époque, et pour cette saison, baptisent le monastère : Shaolin, la jeune forêt.

Peu satisfaits de la protection extraordinaire que leur offre l'isolement, ils décident, plus tard, de ceindre le temple d'une muraille. Autre travail titanesque mais qui assure une sécurité supplémentaire à la communauté. En l'an deux-cents se dresse une forteresse qui ne compte pas moins de trois kilomètres de circonférence et qui est elle-même garantie par une véritable forêt de bambous aux pointes effilées comme des rasoirs que les moines entretiennent journellement. Le patriarche du monastère, le vénérable Chou-ching, se rend compte que pour faire face à une attaque organisée il ne suffit

pas de se retrancher derrière des murs fussent-ils d'accès très difficile (il faut en effet plus d'une heure de marche et parfois d'escalade pour atteindre les premières fortifications) mais également de pouvoir repousser les assaillants. Il fait venir au monastère deux spécialistes de la technique de combat à main nue, Kun-su-wei et Heng-ngai-chang, qui ont pour mission d'instruire les moines.

Bien avant la venue de Bodhidharma, Shaolin devient donc un formidable centre des arts de combat où chacun, du plus vénérable prieur au moineillon le plus humble, conscient du rôle qu'il aura à jouer en cas d'assaut, fait de son mieux pour assimiler les secrets du goti (lutte) et du shou-po (boxe). Les plus habiles reçoivent un entraînement spécial du combat au bâton qui n'est pas considéré comme une arme et peut-être porté sans enfreindre les règles monastiques. Au bout de quelques temps, la petite communauté est de taille à se défendre et à



rendre coup pour coup.

La réputation de Shaolin commençant à se répandre, les hommes et les richesses affluent. Les nouveaux arrivants doivent se soumettre à une règle très simple : pouvoir défendre le monastère ; ils étudient donc sous la direction des moines les plus doués les mille et une façons de se débarrasser d'un attaquant. Le bruit court désormais dans la région que le monastère est devenu le plus riche et le mieux protégé à mille li à la ronde.

La réaction ne se fait pas attendre. Irrités par cette provocation, les brigands se regroupent et décident de lancer une attaque massive. Ils ont trop présumé de leur force et l'affrontement est de courte durée, une journée selon certains. Ils sont décimés par les pierres et les rondins lancés des murailles ; ceux qui parviennent jusqu'aux bambous s'empalent dans les chaînes-trapes et les quelques assaillants qui arrivent au sommet sont mis en pièces par les bâtons qui font merveille contre leurs armes peu maniables. Les derniers rescapés sont achevés à main nue ou projetés dans le vide par les farouches défenseurs. Pour compléter ce succès foudroyant, une troupe de moines enivrés par leur victoire poursuit les fuyards jusqu'à leur repaire, se saisit d'un important butin et revient au monastère sans coup férir.

Après ces événements, la réputation de Shaolin est solidement établie. L'Empereur Hsiao Wen, en 400, élit domicile à Loyang dans son nouveau palais d'été, et surpris d'une telle renommée, décide de faire de Shaolin un haut lieu du Bouddhisme. Il entreprend d'agrandir le temple et envoie sur place ses meilleurs architectes. L'ancien sanctuaire est détruit et à sa place est construit un véritable palais bâti sur deux étages et ne comprenant pas moins de douze cours intérieures. Les moines sont stupéfaits. Au lieu de misérables cellules, ils

pourront disposer de vastes pièces ; au lieu de sombres salles de méditation, on leur propose un véritable temple et surtout, quatre immenses salles pour leur entraînement quotidien. La réforme est totale. L'Empereur lui-même fait créer un véritable parc planté des arbres les plus rares et agrémenté de fontaines. Il va même jusqu'à faire détourner une cascade pour la mettre en valeur.

Les hauts dignitaires et officiers impériaux en visite à Shaolin sont étonnés par la valeur combative des moines et ce qu'ils prenaient jusqu'alors pour des racontars devient à leurs yeux une réalité. Ils sont stupéfaits de voir qu'un bonhomme utilisant un misérable bâton réussit à tenir tête à un soldat armé de pied en cap et rompu à toutes les ficelles du métier ! Mieux encore, certains moines, à main nue, réussissent à vaincre un adversaire pourvu d'une lance ou d'une épée.

D'abord incrédules, ils doivent se rendre à l'évidence, les pratiquants de cet art mystérieux possèdent un atout majeur qui pourrait leur être utile. Ils décident donc, pour la plupart, d'envoyer un fils ou un neveu qui, sous le couvert de la religion, pourra en quelques années connaître les rudiments de ce savoir, et à son retour en faire profiter leurs troupes et assurer de cette façon une suprématie sur les rivaux. Le Patriarche

du monastère n'est pas dupe et se doute bien des manigances des seigneurs mais quelle renommée pour Shaolin d'avoir pour novices la progéniture des personnages les plus influents de l'époque ! Il les accepte donc ; mais avec une certaine réticence.

Une extraordinaire cérémonie a lieu en 426 et l'Empereur peut lui-même contempler son œuvre. Il est accompagné par toute sa cour et a fait venir pour la circonstance les plus hauts dignitaires du royaume ainsi que les plus vénérés des patriarches bouddhistes. Pour une fois, ils sont tous d'accord : Shaolin est devenu l'un des premiers lieux de tout le territoire de par sa position et ses richesses. Certains conseillers militaires signalent à l'Empereur qu'une telle forteresse pourrait bien devenir une épine douloureuse en cas de rébellion et proposent de faire raser une partie des murailles.

Heureusement pour le monastère, l'Empereur, grisé par la magnificence d'un tel lieu, refuse catégoriquement et, furieux qu'une telle idée soit venue à l'esprit de ses conseillers, les renvoie sans ménagement. Il décide même pour prouver sa bonne foi, d'apporter aux enceintes les dernières techniques et trouvailles de l'art militaire. A la grande joie des moines, qui, à vrai dire, n'en attendaient pas tant.

Les fêtes terminées, c'est

une véritable armée de maçons et de charpentiers dirigés par le général Liang Chi Pang, expert en travaux de fortifications, qui se met à l'œuvre. A la fin de l'année 428, Shaolin possède sa configuration définitive : l'ancien mur faisant place à une enceinte percée de nombreuses défenses et qui, grâce à ses proportions harmonieuses, n'altère en aucun cas la sérénité du lieu, elle semble même à certains endroits se confondre avec le rocher. Mais il ne faut pas s'y tromper, c'est un infranchissable obstacle sur lequel viendraient se briser les attaques les plus féroces et les mieux organisées.

Dans le monastère désormais en sécurité, les moines connaissent enfin quelque répit. A part un service actif chargé de la protection du lieu, ils commencent à s'intéresser beaucoup moins aux techniques de combat, préférant l'oisiveté et la méditation passive à un exercice dont ils ne voient plus la nécessité immédiate. Peu à peu, les techniques corporelles sont abandonnées au profit du seul culte. Il faudra attendre la venue de Bodhidharma pour que ces techniques sortent à nouveau de l'indifférence générale.

GEORGES CHARLES



prochain épisode :
UN CERTAIN
BODHIDHARMA





Nombreux sont ceux qui ont entendu parler de Shaolin sans trop savoir, cependant, ce qu'a réellement été ce monastère chinois, authentique berceau des arts martiaux. Dans le premier chapitre : « Les seigneurs de la guerre », Georges Charles a raconté le début de cette fabuleuse histoire qui a commencé dans la centième année de notre ère, puis la venue du patriarche Chou-Ching, et la première gloire de Shaolin. Cela jusqu'à l'arrivée d'...

LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

2. UN CERTAIN BODHIDHARMA

Depuis quelques années, déjà, le monastère de Shaolin connaît un calme sans précédent. Qui serait assez fou pour se risquer à attaquer une forteresse quasiment inexpugnable, ayant reçu la bénédiction de l'empereur. Celui-ci a d'ailleurs laissé une petite garnison chargée de défendre ses trésors. Les moines qui jusqu'ici avaient forcé l'admiration de tous par leurs victoires sur les pillards venus en vain assaillir le monastère, ne comprennent plus la nécessité de se livrer quotidiennement à des exercices fastidieux et à des entraînements au combat à main nue. Ils ont donc renoncé à ceux-ci au profit d'une inactivité bienfaisante plus propice, à leurs yeux, à la méditation. Le premier rôle d'un prêtre n'est-il pas de s'occuper de spiritualité plus que d'apprendre à faire tomber un adversaire ?

Le monastère, enrichi de nombreux dons des grands dignitaires de l'Empire, emploie en plus de la garnison de nombreux domestiques chargés de toutes les basses tâches matérielles. Dans ces conditions, l'activité la plus fatigante pour les moines consiste à parcourir le parc, à deviser et à s'asseoir des heures durant sous les cèdres pour réciter les interminables prières bouddhistes. De plus, les principes de l'ascétisme ne s'étant pas encore bien implantés en Chine, les repas sont souvent de véritables banquets de plusieurs dizaines de plats où l'alcool de riz distillé aidant (toute dernière invention de la technique chinoise) chacun rivalise d'esprit et d'appétit. Les seules joutes sont des combats oratoires où l'on essaie de surpasser l'adversaire par des poèmes ou des sentences biens tournées fondées sur les



principes fondamentaux de la religion ou les écrits des sages.

Il est donc inévitable que la plupart des moines se laissent désormais plus aller à la paresse au soleil qu'à de contraignants mais aussi bien-faisants exercices physiques. Un tel régime ne va pas sans conséquences catastrophiques et la santé de bon nombre de moines commence à décliner. A la même époque, en 520, un étrange voyageur sollicite un entretien de l'Empereur Wu (Lungwut). Agé d'une quarantaine d'années, trapu, le regard flamboyant, vêtu avec simplicité, il est précédé d'une curieuse roue. D'après les bruits qui courent à son sujet, il serait la réincarnation vivante du Bouddha et viendrait des lointaines Indes pour transmettre de vive voix ses propres enseignements. Pour l'Empereur, un homme qui a effectué un tel voyage, seul, au péril de sa vie, risqué mille embûches, déjoué les brigands, évité les bêtes sauvages, ne saurait être une personne ordinaire et, quoique sceptique, il accepte de le recevoir. Il convoque d'urgence ses érudits, ses prêtres et ses magiciens pour une confrontation qui aura lieu à Nankin.

L'entourage impérial est tout

d'abord très favorablement impressionné par l'extraordinaire présence du voyageur et par le fait que malgré son type fortement indien, il manie leur langue, si complexe, avec la plus grande facilité jusque dans ses formes les plus subtiles. Il se présente enfin. Son nom est Bodhidharma, ce qui signifie dans sa langue « l'illuminé ». Il est le fils de Sughanda, roi de la province de Madras, élève et disciple de Prajnatar, 28^e patriarche après Bouddha, considéré dans son pays comme son descendant spirituel direct, donc comme sa réincarnation. Il déclare être venu dans l'Empire du Milieu pour éclairer le Bouddhisme d'un jour nouveau et aider ainsi à une meilleure compréhension de cette religion. Il laisse ensuite les prêtres chinois expliquer leur conception du Bouddhisme, les écoute gravement, sans sourciller, puis prend la parole à son tour.

Selon lui, la théorie défendue par les Chinois est erronée : le Bouddhisme ayant été introduit dans ce pays vers l'an 65 par deux moines indiens, Ma-thanga et Bhorama, il a déjà subi une profonde influence, néfaste selon lui à la doctrine originelle. Les prêtres de l'Empereur ne cachent pas

leur mécontentement devant une telle position mais, subjugués par le pouvoir magique du visiteur le laissent continuer.

Bodhidharma les accuse, sans détour, de figer le Bouddhisme dans des pratiques de magie désuète, de l'empoisonner dans des rites ne se justifiant pas, de le réduire à quelques écrits mièvres, puérils et dépassés, de se livrer à des spéculations intellectuelles sans aucun intérêt.

L'entretien, on s'en doute, devient très vite orageux et quand le Maître expose sa théorie propre, c'est l'effarement le plus total. Il préconise une transmission orale sans s'occuper des écrits prétendument sacrés, il affirme que la recherche doit être intérieure et personnelle sans aucune dépendance à l'égard des textes, que chaque homme possède en lui le Bouddha, que l'esprit doit s'appuyer sur le corps, et que tous les objets sacrés de la religion ne sont que colifichets et marottes de sorciers. Enfin que le Bouddhisme véritable doit se débarrasser de toute la phraseologie, de tous les jeux de l'intellect qui entravent sa compréhension. La plupart des moines quittent alors la salle, outrés, criant à l'imposture la plus scandaleuse, au parjure, au sacrilège. L'Empereur, courroucé, laisse entendre sa réprobation devant une posi-

tion aussi anticonformiste et congédie le libre penseur sans ménagements. Bodhidharma ne doit alors son salut qu'aux doutes qui plane sur sa véritable identité et évite de peu l'emprisonnement. Terriblement déçu et mortifié par l'incompréhension de ceux qui, selon les dires, étaient les piliers de la sagesse et de la culture, il se réfugie à Shaolin dont la réputation ne lui est pas inconnue.

La légende affirme que dès son arrivée au temple de la Jeune Forêt, il s'accroupit face à un mur et resta ainsi prostré pendant neuf ans à méditer son enseignement sur le Bouddha et à rechercher la cause de son échec. Elle affirme également que de ses larmes est né le premier arbre à thé, seule nourriture qu'il acceptera durant cette longue période pour éviter de s'endormir et conserver l'esprit lucide.

Un jour, observant des fourmis qui vont et viennent inlassablement sur ce mur sans chercher à comprendre le pourquoi des choses extérieures mais qui réalisent des travaux hors de proportion avec leur taille infime, il trouve enfin l'illumination. Il décide d'en faire profiter les moines de Shaolin et met fin à son supplice volontaire. La première constatation qui s'offre à ses yeux est que les jeunes novices somnolent pendant ses enseignements et que la plupart des moines sont incapables de fixer leur attention plus de quelques instants, ou sont dans l'impossibilité de se tenir immobiles quelques minutes de suite.

Il attribue immédiatement ces faiblesses à un état de santé déficient et à un manque d'harmonie entre leur corps et leur esprit. Se souvenant des principes de son Maître Prajnatar, selon lesquels certains exercices physiques, comme le yoga par exemple, peuvent vaincre les maux du corps et en même temps fortifier l'esprit, il entreprend de





créer une série de dix-huit mouvements capables d'apporter un remède.

Ces mouvements sont issus d'une forme de boxe indienne, le Vajnamusti, qu'il avait pratiqué dans sa jeunesse. Son père voulait en effet faire de lui un grand général et l'avait forcé à étudier ces formes de combat avec les plus grands spécialistes du royaume dans l'espoir de le rendre invincible. Ils constituent en des exercices très simples basés sur des principes d'attaque et de défense utilisés par certains animaux.

Cette série devra être pratiquée par tous, chaque matin dès le lever, et répétée le soir au coucher. Il insiste sur l'inséparabilité du corps et de l'esprit, sur la nécessité de leur profonde harmonie et demande que ces exercices soient accompagnés d'une méditation intense fondée sur la respiration.

Les moines, incrédules quant à l'efficacité de ces mouvements et surpris qu'un saint homme comme Bodhidharma s'intéresse à la misérable dépouille sans importance qu'est le corps, sont d'abord réticents. L'ermite leur explique que le physique porte le mental et qu'il doit être sans défaillance. Dans le cas contraire, les plus grands risques sont à craindre : il se produit une usure progressive un peu comme si une lame détruisait jour après jour un fourreau mal ajusté et que

faute de soins, celui-ci devenait irrémédiablement rouillé. En fait, d'après lui, les pratiques physiques et intellectuelles ne doivent plus être en contradiction comme par le passé mais complémentaires et inséparables.

Enfin séduits par l'autorité de Bodhidharma et sa théorie nouvelle, les moines retrouvent leurs salles d'entraînement avec plaisir, conscients de se livrer non seulement à un exercice corporel, mais également à une forme de méditation active plus poussée et plus profitable. Chaque jour, de nombreux disciples arrivent au monastère, désireux de suivre l'enseignement du Maître. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre à travers la province, à tel point que devant une telle affluence, Bodhidharma est contraint d'opérer une très stricte sélection. De nombreux postulants se pressent aux portes attendant avec angoisse qu'on veuille bien les laisser ne serait-ce que regarder ! On raconte que Hui Ko, qui allait par la suite devenir l'un de ses disciples directs, dut attendre plusieurs jours dans la neige et que pour prouver sa bonne foi et sa résolution, il se fit trancher une main et la fit porter à Bodhidharma pour être certain d'être accepté comme élève. Pour décourager ceux qui n'avaient pas une foi totale dans l'enseignement du patriarche, les moines leur faisaient accomplir les tâches les plus ingrates et rebutantes pendant plusieurs semaines avant de les laisser suivre un cours.

Peu à peu, les moines reprennent goût aux exercices physiques, redécouvrent dans les archives de nombreux documents ayant trait aux techniques de combat qui firent la puissance de Shaolin. Désireux d'améliorer la série créée par Bodhidharma, ils modifient quelques mouvements pour les rendre plus efficaces, et décident enfin de

retrouver les anciennes techniques qui compléteront cet enseignement.

Bodhidharma lui-même est dépassé par les événements et par la frénésie de ses élèves dans le recherche de l'efficacité.

En très peu de temps, un véritable système de techniques offensives et défensives s'élabore sous le couvert d'une pratique religieuse. Enfin un moine, Wu Wai, a la chance de retrouver un manuscrit traitant des fameuses techniques de l'Ilua To, médecin vivant en 160 av. J.C. Ces techniques connues sous le nom de « Boxe des Animaux » avaient été créées ; puis, codifiées par ce dernier, elles étaient ensuite retombées dans l'oubli. Elles consistaient en des mouvements copiés sur les attitudes de cinq animaux : le singe, l'ours, le tigre, la grue et le cerf. En plus de leurs vertues curatives et préventives, elles étaient réputées pour leur efficacité et la grande facilité de leur utilisation en combat.

C'en était trop pour le pacifique Bodhidharma, qui, une fois de plus, déçu par ces Chinois et leur esprit trop pratique à son goût, préféra abandonner le monastère. Son départ s'effectua de façon très mystérieuse et ses disciples les plus proches Hui Ko et Chang Kovang le firent passer pour mort et simulèrent des funérailles afin de se donner bonne conscience.

Tout le monde pleura amèrement le saint homme jusqu'au

jour où un officier de l'Empereur en mission dans les montagnes du Turkestan se trouva nez à nez avec le prétendu défunt qui retournait aux Indes. Il en avisa immédiatement le Fils du Ciel qui fit aussitôt ouvrir la tombe afin d'en avoir le cœur net. Une surprise attendait ceux qui se pressaient pour voir la dépouille du patriarche : en fait de corps ils ne trouvèrent qu'une vieille sandale que l'on reconnut bien comme étant la sienne. Les autorités en conclurent que Bodhidharma était reparti bien vivant mais chaussé à un seul pied. De là vient son nom : le « Saint à l'unique soulier ».

Quelques malins prétendirent l'avoir rencontré, pour cette raison, juché sur un tigre, ce qui lui évitait de blesser son vénérable pied sur les cailloux et les épines du chemin.

L'imagerie populaire reprit avec plaisir cette version des faits sans se poser la moindre question.

Il est certain que le passage de Bodhidharma à Shaolin eut la plus grande influence sur le développement de la boxe chinoise et des arts martiaux en général, mais il est actuellement admis qu'il n'en fut pas, comme certains le prétendent, l'unique créateur, loin s'en faut.

Il eut avant tout le mérite de faire prendre conscience que les techniques corporelles ne se limitaient pas à un simple exercice routinier et avaient une influence directe sur le mental du pratiquant sérieux, que de l'harmonie profonde du corps et de l'esprit dépendent le bien-être de l'individu et, peut-être, son accession à la sagesse.

Sans lui, Shaolin serait resté un monastère parmi tant d'autres et les arts martiaux de vulgaires techniques de combat destinées à sombrer à plus ou moins longue échéance dans l'oubli et le désintérêt le plus total.

GEORGES CHARLES ■

Le mois prochain :
Les moines brigands







LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Nombreux sont ceux qui ont entendu parler de Shaolin sans trop savoir, cependant, ce qu'a réellement été ce monastère chinois, authentique berceau des arts martiaux. Après Chou-Ching et celui d'un certain Bodhidharma, voici venu un autre temps.

III. LES MOINES BRIGANDS

Dès le départ de Bodhidharma en 529, le monastère de Shaolin retrouve une nouvelle jeunesse. Et le bruit se répand bientôt que les moines possèdent une technique assez surprenante.

Celle-ci est en effet capable d'assurer la santé du corps et de l'esprit et de devenir, le cas échéant, une méthode de défense efficace. Nombreux sont ceux qui décident alors de se rendre sur place pour vérifier le bien-fondé de cette rumeur. La majorité des curieux est composée de moines d'autres monastères déçus par une pratique trop abstraite et superficielle de la religion bouddhiste et désireux de profiter de l'enseignement de Bodhidharma. Ils sont en général animés des plus pures intentions. Mais parmi les pèlerins se trouvent également quelques individus, pas toujours des plus recommandables, qui ne se soucient guère des bénéfices moraux d'une telle pratique et que, pour des raisons parfois inavouables, seul l'art du combat intéresse.

Tel est le cas de Meng Chang, un ancien général destitué et surnommé « Meng le renard rouge » à cause de sa cruauté et de son manque de scrupules, qui connaît la réputation passée de Shaolin. Il est venu là pour apprendre l'extraordinaire efficacité des techniques de poing qu'on y enseigne. Car Meng, qui a toujours quelques comptes à

régler, voudrait pouvoir mettre toutes les chances de son côté, quitte à modifier quelque peu les techniques pour les rendre utilisables en combat armé. Tombé en disgrâce à cause de sa mauvaise réputation, justifiée par ailleurs, il ne possède plus qu'une petite troupe parfaitement irrégulière. C'est pourquoi il aimerait pouvoir redorer son blason grâce à quelque coup d'éclat, ou retrouver une position plus enviable. Il est accompagné d'une dizaine de séides, gens de sac et de corde, qui se font, comme lui, passer pour d'inoffensifs pèlerins.

La nouvelle passion des moines de Shaolin pour les techniques de combat fausse souvent leur jugement et ils acceptent plus volontiers de solides gaillards que ceux dont l'aspect physique laisse à désirer. En peu de temps, le monastère devient le repaire attitré d'une véritable bande de brigands, prêts à exploiter les avantages d'une telle situation. Les plus malins se tiennent quelque temps tranquilles, réussissant ainsi à parvenir parfois à des postes de responsabilités au sein de la communauté religieuse.

Meng, par exemple, arrive à se faire nommer intendant. Possédant désormais une excellente couverture, il réussit également à convaincre la majorité des moines que la richesse du

Suite p. 51



LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Suite de la p. 53

monastère passe avant toute chose et que celle-ci est le seul moyen d'honorer convenablement le Bouddha et la mémoire de Bodhidharma. Les considérations morales importent peu pourvu que le monastère possède un éclat jamais égale en Chine. Rien n'est alors trop beau pour le Bouddha. Dès qu'une pièce de valeur est signalée dans les environs, statue d'ivoire ou de jade, peinture, manuscrit, une délégation se rend sur place, pourvue de la bénédiction du patriarche, chargée de l'acquiescer par tous les moyens. Ces moyens se réduisent bien souvent en de solides bâtons octogonaux en bois ou en fer, seules armes que les moines ont le droit de posséder. Une très faible somme est proposée au propriétaire auquel on laisse fermement entendre qu'un don serait le bienvenu pour les bonnes œuvres de Shaolin. En cas de refus les choses se déroulent toujours de la même façon : les moines profitant de leurs connaissances dans l'art du combat s'emparent de force de l'objet précieux et laissent peu de chance de survivre au malheureux.

Les plaintes sont malgré tout très rares. De plus, elles se heurtent souvent à la plus totale incrédulité de la part des autorités et se soldent également par une expédition punitive musclée. Enfin, le monastère devenant de jour en jour plus riche et influent, beaucoup de fonctionnaires impériaux, chargés de faire régner l'ordre, ferment pudiquement les yeux sur des agissements dont ils feignent de penser qu'ils sont engendrés par la pieuse intention

d'honorer le Bouddha, tâche hautement louable...

Peut-être touché par la grâce divine, Meng se prend-il au jeu ? Toujours est-il que trouvant cette nouvelle position à son goût, il reste fidèle à Shaolin. Il supprime ses anciens acolytes qui le désavouent et qui aimeraient garder le butin à des fins personnelles. Pendant plus de trente ans, il œuvre sans relâche et sans faiblesse. Ainsi constitue-t-il le trésor le plus envié parmi les confréries religieuses de l'époque et donne-t-il au monastère une mentalité que celui-ci conservera longtemps après sa mort. A la fin de sa vie, Meng est devenu un patriarche tout-puissant, vénéré et admiré de tous. Il ne cache même plus ses origines ni les conditions dans lesquelles il est entré au monastère. Si bien que, malgré son acharnement à enrichir le monastère par tous les moyens, Meng est resté une des plus grandes figures de Shaolin.

Meng fut le premier à élaborer un système de sélection très particulier concernant l'acceptation des novices, système qui, grâce à son efficacité et à son originalité, restera acquis au monastère jusqu'à sa destruction en 1723. Il codifia également les règles de vie de la communauté. Particulièrement intraitable quant à la discipline, il instaura un véritable régime militaire fondé sur une stricte répartition des tâches. Estimant qu'il pouvait se passer de la petite garnison chargée de la défense des biens et des trésors du monastère et qui dépendait directement de l'autorité impériale, Meng la fit dissoudre. Et dans un second temps, il créa un corps de volontaires pour lequel il fit lever l'interdiction faite aux moines de porter une arme autre qu'un bâton. Naïf, l'Empereur approuva cette décision, signa le décret et fournit même les équipe-

ments nécessaires. Il va sans dire que ce corps de volontaires regroupa bientôt tous les moines de Shaolin sans exception et que ce fut, pour Meng, l'occasion rêvée de créer un véritable arsenal. Pour prévenir une éventuelle attaque, Shaolin dispose de plus de 1.200 hommes rompus à toutes les formes de combat et armés de pied en cap. Par la suite, bon nombre d'empereurs durent amèrement regretter cet état de fait. Mais, ne pouvant revenir sur la parole de leur prédécesseur inconscient, ils ne purent rien y changer.

Durant plus de quatre cents ans, les seules ressources de Shaolin seront assurées grâce à une véritable dictature imposée à la région tout entière.

Profitant de la position exceptionnelle du monastère qui dominait la route principale traversant la province du Honan de part en part et que les caravanes et les voyageurs se rendant à Loyang étaient obligés d'emprunter, les moines eurent l'idée de faire payer un droit de passage substantiel. De là à passer aux actes, il n'y avait qu'un pas, aisément franchi dès 560. Des chicanes sont établies sur la route et un véritable poste frontière s'installe en toute impunité, gardé nuit et jour

par une centaine de solides gaillards à la mine peu rassurante. Tous les récalcitrants sont impitoyablement corrigés et s'ils semblent quelque peu fortunés ou influents, une rançon est exigée de leur famille pour leur libération. Nul n'échappe à cette règle. C'est ainsi qu'en l'an 600 une troupe de plus de 500 soldats levée par un mandarin qui refuse de se plier aux exigences des moines est complètement anéantie en moins de six heures. Ce qui donne à réfléchir quant à l'efficacité de la méthode employée par les moines.

A la suite de cette affaire, nul ne conteste plus le droit de passage et même les caravanes impériales paient leur dû. Les moines se chargent également de la défense des bourgades avoisinantes et leur assurent une protection efficace moyennant rémunération. Comme de nombreuses bandes de brigands infestent encore les montagnes, les paysans se réjouissent de pouvoir compter parmi leurs alliés les solides pratiquants de Shaolin. Même si les mauvaises langues affirment que les moines sont bien souvent plus à craindre que les rôdeurs. Et bientôt ceux-ci ne se hasardent plus guère dans les campagnes protégées par les moines soldats.

Pour accroître encore les revenus du monastère, les moines qui se sont substitués aux autorités pour recueillir les impôts, ne reversent au trésor impérial qu'une faible part. Conscients de leur force, ils poussent même l'audace jusqu'à prélever l'argent devant le nez des fonctionnaires de Loyang, ahuris mais prudents. Comme preuve de leur bonne foi, ils offrent des reçus qui ont, disent-ils, le pouvoir d'écarter le mauvais sort et d'effrayer les démons. Ces reçus doivent être collés sur les portes des maisons et gare à celui qui tente d'échapper à ce chantage. Les pires calamités s'abattent



alors sur lui. Des démons ayant souvent l'apparence de moines armés jusqu'aux dents saccagent tout sur leur passage et le mauvais sort se matérialise sous forme d'incendies spontanés qui détruisent les réserves de fourrages.

Mais au monastère tout ne va pas toujours pour le mieux et des querelles intérieures entre clans rivaux prennent parfois l'allure de véritables conflits. En 612 un groupe de renégats expulsés réussit à tromper la vigilance de la garde et à mettre le feu à la Pagode Sacrée où sont conservées la presque totalité des richesses qui font la réputation de Shaolin, surtout les reliques de Bodhidharma et ses écrits dont le fameux Ichin Ching. Si la plupart des trésors sont anéantis par les flammes, miraculeusement tout ce qui touche à Bodhidharma est retrouvé intact dans les décombres. Ce fait extraordinaire confirme, aux yeux de la Chine entière, leur caractère sacré et Shaolin voit sa popularité s'accroître encore malgré ses exactions. Le monastère accueille un nombre de pèlerins sans cesse grandissant venus vénérer les objets miraculeux.

Après cet événement, les moines se mirent en peine de reconstituer le trésor de Shaolin. Et pour cela, ils reprirent de plus belle leurs coupables agissements, allant jusqu'à organiser de véritables expéditions dans les provinces avoisinantes. Conscient de l'extraordinaire puissance de Shaolin et de la valeur inégalée de ses troupes, l'Empereur T'ang, vers 700, décide de faire appel aux moines pour vaincre son pire ennemi Wang Chih Ch'ung contre lequel ses propres armées sont inopérantes. Flatté d'une telle confiance le monastère lui envoie un véritable corps expéditionnaire dirigé par trois de ses plus habiles combattants : Chih Tsao, Hui Yang, Tan Ts'ung. Après une



année de harcèlements et d'habiles coups de main, ils écrasent les armées de Wang. La rencontre décisive a lieu à Ta T'ong dans le Shansi. Ce qui reste des troupes de Wang Chih Ch'ung est littéralement mis en pièces par les moines déchaînés. A leur retour, la province de Shansi est mise à sac et le butin de guerre du monastère est phénoménal. Les trois hommes sont accueillis à Loyang comme de véritables héros. Émerveillé par une telle efficacité dans le combat, l'Empereur envoie ses trois fils à Shaolin afin de parfaire leur éducation militaire. A partir de cette époque il devient de bon ton, pour les personnes influentes, de posséder parmi leurs généraux des hommes ayant fait leurs études guerrières au monastère. Shaolin reçoit donc chaque année la progéniture des plus nobles têtes de l'Empire, comme par le passé. Ayant trouvé une nouvelle source de revenus – les présents faits par les familles sont somptueux – les moines s'assagissent, mais il conservent leurs prérogatives sur le droit de passage.

Dès l'an 900, les techniques de boxe se répandent à travers la Chine. Sze Hungpei crée l'école de la « main qui feinte » qui obtient un grand succès. Durant le règne des cinq Empereurs (907-960) grâce à son extraordinaire développement, cet art fait de considérables progrès : il porte ombrage à Shaolin. Le

premier Empereur de la dynastie Sung Tai Jo devient même l'un des grands maîtres de cet art, au point qu'on le dit invincible. Un autre empereur, Tai Tson (960-975) pratiquant également les techniques de cette école, promulgue un édit qui autorise aux laïcs l'étude des arts de combats et qui prive les monastères du monopole de l'enseignement.

De nombreuses écoles se créent qui portent un coup terrible à Shaolin, d'autant plus que les critères de sélection y sont beaucoup moins sévères et que l'enseignement y est moins rigoureux. Une fois de plus, le monastère ne devient plus que l'ombre de lui-même mais, heureusement, en 1280 un jeune homme se présente à Shaolin, il se nomme Yen. Fortuné car fils d'un mandarin, il s'intéresse à tout ce qui a trait aux arts de combat. C'est un fervent disciple des écrits du général Yao Fei (1103-1142) créateur du latuanchin, extraordinaire expert dans le maniement de la lance, fondateur d'une école de boxe des plus révolutionnaires. Malgré ses frêles apparences, il subit les épreuves d'intronisation avec le plus grand succès. Il parvient même à vaincre tous les moines qui se mesurent à lui en combat singulier.

Yen est donc accepté par la confrérie toute entière, heureuse de posséder un tel prodige. Il prend alors le nom de Chuen Yuan. Trouvant les dix-huit exercices créés par Bodhidharma dépassés, il les

transforme bientôt en une série de 72 mouvements beaucoup plus complexes et, à son avis, plus efficaces dans le combat. Le fait est que l'école retrouve aussitôt son prestige perdu. Mais Chuen Yuan est loin d'être satisfait. Cette méthode, d'après lui encore trop simple, est loin de garantir une victoire absolue. Désireux de trouver un homme capable de l'aider dans sa tâche, il se met en chemin. Un jour il est le témoin d'une scène peu commune : au terme d'une dispute, un vieil homme est sur le point de se faire écraser par une énorme brute. L'issue du combat paraît inévitable quand soudain il voit le vieillard porter une simple attaque de deux doigts. La brute hurle et se tord sur le sol comme un ver de terre coupé en deux. Émerveillé par une telle démonstration, Chuen Yuan prie le vieil homme de lui enseigner son secret. Celui-ci répond qu'il ne mérite pas un tel honneur et qu'il préfère le présenter à son Maître Pai Yu Feng.

Celui-ci était en fait d'une puissance exceptionnelle et maîtrisait son art à fond. Chuen Yuan le persuada de l'accompagner à Shaolin afin qu'ensemble ils puissent travailler à une refonte totale de l'art pratiqué par les moines. Ce qu'ils firent. La nouvelle technique composée de cent-soixante-dix mouvements était la plus complexe et la plus efficace de toutes celles connues jusqu'alors. Elle prit sans mal le pas sur toutes les autres écoles et jusqu'en 1550 le monastère put s'enorgueillir d'être le chef de file de toutes les écoles et de tous les styles de boxe chinoise. Cela, grâce à un jeune homme érudit mais insatisfait.

Georges Charles



Le mois prochain
Rites d'initiation,
pièges de sortie.





LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Se sont-ils assagis ces moines-brigands qui ont répandu la terreur et le sang dans les campagnes chinoises ? Profitent-ils de leur retraite pour reprendre force ? En tous cas, il apparaît qu'il est aussi difficile d'entrer à Shaolin que d'en sortir. Ne devient pas moine qui veut, ni diplômé qui est savant.

rites d'initiation ET PIÈGES DE SORTIE

« Il n'y a pas de fumée sans feu » affirme un proverbe bien occidental. Il est donc parfois difficile de savoir où commence la légende et où finit la réalité. C'est ainsi qu'il y a quelque temps encore les contes relatant le combat d'un homme et d'un taureau d'où le premier, à main nue, sortait vainqueur, laissaient le public occidental goguenard. Jusqu'au jour où le Maître Oyama réédita cette prouesse en présence d'un vaste public et devant les caméras. Les sceptiques inconditionnels en furent pour leurs frais.

Aussi, s'il est évident que l'imagination populaire enjolive souvent la réalité, sans tomber dans l'excès contraire qui consisterait à croire inconsidérément les légendes rapportées par les conteurs extrême-orientaux, il est parfois intéressant de se pencher sur ces témoignages et d'en tirer des enseignements profitables. En ce qui concerne les rites de Shaolin tels qu'ils nous sont parvenus, il est très délicat d'affirmer ou de nier quoi que ce soit.

Cependant, les recoupements que l'on peut opérer à partir de nombreux ouvrages et documents de sources et d'époques très variées permettant de confirmer une cer-

taine base d'authenticité.

Dès les années 500, afin de garantir la réputation de Shaolin et de veiller à ce que la valeur de ses pratiquants reste inégalée, certains patriarches des plus avisés eurent l'idée de mettre au point un système unique de sélection. Puis désireux de préserver les secrets enseignés aux moines, ils décidèrent de ne les laisser quitter le monastère qu'après un examen hors de la portée du commun des mortels. C'est cet examen que, à cause de son caractère exceptionnel, est entré dans la légende et a contribué pour une grande part à assurer, deux cents ans après la destruction totale du monastère de Shaolin, un inoubliable souvenir de ce que fut ce haut lieu d'arts martiaux.

Celui qui désire être accepté à Shaolin doit tout d'abord se munir de trois lettres de recommandation de personnages influents garantissant et son sérieux et sa bonne volonté. Seuls les moines d'autres monastères possédant une autorisation de leur patriarche peuvent se dispenser de cette formalité, mais pas d'apporter avec eux un don personnel destiné, dit-on, à honorer le Bouddha

LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAO LIN

suite de la p. 53

mais surtout à se concilier les bonnes grâces du Supérieur. Même les saints-hommes ont leurs petits défauts... Plus les personnalités qui se portent garantes du postulant occupent un rang important dans la hiérarchie de l'Empire et plus le don est conséquent, moins l'acceptation de l'impétrant pose de problèmes. Mais même dans ces conditions, tout est loin d'être joué !

Les exigences satisfaites, le candidat est convié à se présenter un certain jour, avant le lever du soleil, à la première poterne située à l'entrée du chemin menant au sommet du Mont Shu. Là, ayant produit son invitation, il attend que l'on veuille bien le laisser passer. Cette première attente peut varier d'une journée à une semaine.

A midi, on propose au futur moine un repas quelque peu particulier : un gâteau sec très dur, un bol sans fond et une marmite de potage. A la moindre question quant à la manière de procéder, le candidat est éliminé pour manque d'intelligence et d'imagination.

La solution est en effet très simple. Elle consiste à se servir dans un premier temps du gâteau pour fermer le fond du bol, puis à manger sans difficulté le gâteau une fois qu'il a été ramolli.

Quand le passage lui est accordé, le futur moine doit commencer une pénible ascension car le chemin est non seulement semé d'embûches, mais il est difficilement praticable pour qui ne le connaît pas parfaitement. Parfois, il se sépare en plusieurs sentiers apparemment identiques mais dont un seul

mène vraiment au but. Après plusieurs heures de marche et d'escalade, le postulant s'aperçoit souvent qu'il s'est trompé. A ce moment-là, il doit faire demi-tour, au risque de se rompre les os, car la descente qu'il doit entreprendre est encore plus périlleuse que la rude montée qu'il croyait avoir terminée. Et cela, sans avoir la moindre certitude que le prochain sentier qu'il empruntera sera le bon. La traversée d'un torrent, au cours particulièrement tumultueux, se révèle meurtrière. La moindre chute sur les pierres se transforme en une glissade débouchant sur un à-pic d'une soixantaine de mètres. Le chemin utilisé par les moines passe en effet sous une cascade, mais bien malin serait celui qui pourrait le deviner.

Parvenu en contrebas de la muraille, le chemin s'arrête à la fameuse forêt de bambous. Il faut alors s'enfoncer dans ce dédale végétal aux feuilles tranchantes comme des rasoirs. Certaines tiges sont coupées au ras du sol provoquant de terribles blessures si l'on n'y prend garde. Il n'est pas rare qu'un candidat malchanceux, exaspéré de tourner en rond des heures durant dans ce labyrinthe naturel, perde patience et s'empale, faute d'attention, sur l'une des pointes acérées qui se

dressent dans l'ombre des fossés.

L'apparence de la porte principale fait vite comprendre au neophyte qu'il a vraiment très peu de chance d'entrer dans le monastère par cette entrée. S'il a quelque jugement, il comprend vite qu'il vaut mieux pour lui renoncer à l'entrée monumentale et préférer la porte qui se trouve à l'arrière du sanctuaire.

Devant celle-ci, il est courant de découvrir quelques candidats qui attendent eux aussi de pouvoir pénétrer. Du haut des remparts, les moines s'ingénient à jeter des eaux grasses et des débris de façon apparemment accidentelle. Et durant cette nouvelle attente qui peut s'éterniser des jours entiers, voire des semaines, le moindre mouvement de colère ou d'impatience est noté. S'ils se reproduisent, on fera comprendre à l'intéressé qu'il peut s'en retourner chez lui. Les futurs élèves, la plupart du temps sans autre nourriture que les ressources de la nature, baies, racines, petits animaux, doivent espérer sans faillir l'ouverture de la porte. Parfois, celle-ci s'entrouvre. Mais elle se referme aussitôt, après avoir laissé le passage à un seul moine. Si certains ont la mauvaise idée de se précipiter sur celui-ci pour le supplier ou l'accabler de questions, ils sont expulsés pour ce manque de respect et de courtoisie inadmissible.

Les plus persévérants sont enfin invités à entrer. Tout d'abord, personne ne s'occupe d'eux ; hormis certains moines qui cherchent encore à les décourager ou à leur faire perdre leur sang-froid. Si malgré tout ils persistent, on leur confie quelques menus travaux domestiques, comme d'aller puiser de l'eau (mais comme par manque de chance, le seau est complètement percé), ou de nettoyer un couloir (celui-ci est à peine sec qu'une troupe de moines



aux sandales boueuses s'arrange pour l'emprunter)... ou encore on accuse les candidats de ne pas avoir nettoyé un endroit qu'on ne leur avait pas désigné. Là encore les mouvements de colère ou de lassitude sont éliminatoires.

Ces quelques épreuves passées avec succès, ainsi que d'autres encore moins plaisantes (racées à la suite d'ordres contradictoires, satisfaction de désirs quelque peu spéciaux de certains moines) il leur est demandé de venir aider aux cuisines où l'on étudie leur calme en leur donnant à découper une pièce de viande particulièrement coriace à l'aide d'un vieux couteau émoussé. On leur propose ensuite de tuer un lapin blanc et de le préparer : s'ils refusent et déclarent préférer être assommés à la place de l'animal on les garde. La raison en est que le lapin blanc est considéré en Chine comme un animal sacré depuis que, selon la légende, le fils du roi Wun fut tué et servi en guise de viande à son père. Apprenant qu'il mangeait la chair de son fils, le roi fut pris de nausées et les aliments qu'il venait de regurgiter se transformèrent en un lapin blanc.

Les rescapés de ce redoutable test sont ensuite soumis à un examen d'honnêteté. On leur confie quelques perles ou une somme d'argent qu'on les prie de conserver un certain temps. A la restitution, on les accuse d'en retenir une cer-



taine partie, ou, délibérément, on prétend qu'ils en rendent plus qu'on ne leur en avait prêté. De la réponse fournie dépend la manière dont ils sont jugés.

Viennent quelques tests d'endurance dans lesquels l'on demande, par exemple, au candidat de rester plusieurs heures dans la posture du cavalier. S'il n'en est pas capable, on en conclut qu'il ne peut suivre l'entraînement à cause de son manque d'enthousiasme et de sincérité. Le dernier piège, enfin, consiste en un entretien avec le Patriarche, pendant lequel il faut surtout se garder d'être trop familier ou trop empressé. A la fin de cette rencontre, le Patriarche offre une tasse de thé à l'élève ; mais ce dernier doit faire preuve de courtoisie, de bons sens et de connaissance de l'étiquette au risque de se voir rejeter s'il accepte le thé présenté. Que peut-on, en effet, attendre de quelqu'un que l'on considère comme un égal, voire un serviteur ? Il faut porter la tasse à l'autel des ancêtres, s'incliner profondément puis se retourner vers le maître et le saluer. Si celui-ci boit alors son thé, il signifie par ce geste que l'élève est définitivement accepté par la communauté religieuse.

Dès son admission, le novice reçoit un nouveau nom et s'engage à suivre corps et âme l'enseignement du monastère, à lui rester fidèle jusqu'à son dernier souffle. Il sait qu'à partir de ce moment, il ne pourra quitter Shaolin qu'à la suite d'une redoutable épreuve dont la seule alternative balance, dans l'immense majorité des cas, entre la mort et la réussite. Mais si pour une raison ou une autre, le moine dissident désire vraiment tenter sa chance, personne ne s'opposera à sa résolution. Il lui est simplement conseillé d'être réellement prêt à affronter l'épreuve ultime et de faire



preuve d'une maîtrise totale de ses sens et de la technique de combat.

La première partie de cette épreuve consiste en un interrogatoire oral devant une assemblée composée du Patriarche, de ses deux assesseurs, des maîtres chargés de l'instruction du combat et des vénérables, chargés de l'instruction religieuse et philosophique. Il porte sur l'histoire de la technique, sur les principes fondamentaux du Bouddhisme, sur les écrits de Bodhidharma et ses conceptions philosophiques, sur la science de la réanimation et des plantes et enfin sur les diverses attitudes à adopter face aux situations les plus étranges.

La seconde partie est constituée de plusieurs combats à frappe réelle : le premier à main nue contre quatre moines ; les second, armé d'un bâton, contre huit moines dotés respectivement d'une épée, d'un sabre, d'une lance, d'une chaîne, d'une hallebarde, d'un fléau, d'un fouet semi-rigide et d'une hache. Le troisième à main nue contre deux moines armés, l'un d'un bâton, l'autre de deux épées.

Le quatrième et dernier combat est de loin le plus dangereux car il oppose deux candidats à l'« épreuve ultime ». Seul le vainqueur peut continuer l'examen et on se doute que les deux combattants ne se font aucun cadeau. Tous les coups sont

permis et seul l'abandon ou la mise hors de combat de l'un des adversaires sanctionne la victoire de l'autre. Si le combat s'éternise trop, ce qui arrive parfois, les combattants étant de force égale, on leur laisse le choix de leur arme préférée. Trois fois seulement dans l'histoire de Shaolin, le jury a laissé continuer deux adversaires qui n'avaient pu se départager d'une manière ou d'une autre. Chacun avait disposé d'une semaine pour se remettre de ses blessures, ou pour revenir sur sa décision. N'ayant pas changé d'avis, chaque candidat avait été conduit dans le souterrain où, dès leur entrée, les portes ont été scellées pour éviter toute retraite.

... La lumière du jour fait maintenant place à une obscurité presque totale et le pratiquant doit s'engager dans un étroit couloir. Il lui faut s'aventurer à tâtons, tous les sens en éveil. Les murs ruissellent d'humidité, le sol argileux est glissant. Tout semble à peu près normal, puis le pied ne rencontre plus de résistance... Quelques centimètres de plus et c'est la chute dans une oubliette sans fond ! Heureusement le sixième sens aigu par des exercices nocturnes avertit à temps le candidat qui rétablit très vite son équilibre. Il faut alors progresser sur une corniche large de quelques centimètres seulement et éviter une lame acérée fichée dans la paroi à la hauteur du visage, qui balafre celui qui est trop préoccupé à poser un pied devant l'autre.

Après une bonne douzaine d'autres pièges, tous aussi ingénieux, cruels et meurtriers, une légère clarté apparaît. Il ne faut surtout pas fixer le regard dans cette direction et se laisser hypnotiser par la lumière entrevue car le couloir s'arrête net et débouche sur une fosse où gisent d'ailleurs bon nombre de squelettes. Le candidat perplexe découvre enfin une

chatière creusée dans le rocher. Il faut s'y engager en rampant. Parfois la progression semble impossible tant le passage se rétrécit. Ce tunnel donne dans une salle éclairée de quelques cierges : 108 mécanismes de conception géniale s'y trouvent disposés. Selon le poids du candidat et l'endroit où il pose le pied, ils se déclenchent seuls ou simultanément à deux ou trois fois d'une façon imprévisible. Là une lance jaillit du sol ou une hache se détache de la voûte. Là encore, c'est une volée de flèches ou un filet d'acier qui s'abat. A certains endroits, des mannequins armés d'un fléau se mettent en action. Le candidat doit posséder un sens extraordinaire de l'esquive ou du blocage pour s'en sortir indemne.

A l'extrémité de la salle est située une pièce mieux éclairée. A ses murs est accrochée une extraordinaire panoplie d'armes de tous genres et de toutes façons. Une inscription proclame : « N'en choisissez qu'une ». Plus le choix est long, plus est difficile la décision car le doute envahit l'esprit. Parmi cette multitude d'armes, une seule est quelque peu différente des autres, dissimulée : c'est une pelle. Un outil parmi des instruments guerriers ! Le bon sens du candidat lui indique que voilà l'objet dont il doit se saisir, bien qu'il soit plus





LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

suite de la p. 55

attiré par le bâton, arme universelle. Il se souvient également des conseils des maîtres qui lui ont enseigné comment on peut se défendre à l'aide d'objets usuels tels qu'un siège ou des baguettes. Cette pelle représente peut-être le symbole de l'objet non spécialisé mais terrifiant dans des mains expertes.

La porte poussée, il se rend aussitôt compte que son choix était judicieux car se précipite sur lui une multitude grouillante d'araignées, scolopendres et autres scorpions. D'un geste circulaire, il doit alors se frayer un chemin, écrasant les uns avec le dos de la pelle, rejetant avec le manche ceux qui grimpent au mur pour se jeter ensuite à son visage. Parvenu à la porte, il doit jeter toutes ses forces pour la faire céder... et il découvre qu'il est condamné par un monceau de gravats qu'il doit dégager tout en continuant à protéger ses arrières.

Cela fait, il parvient dans la dernière salle, sorte de rotonde en coupole. Elle semble sans aucune issue et les parois lisses ne découvrent aucun passage. Après en avoir fait plusieurs fois le tour, il remarque grâce à un très léger mouvement de l'air deux petits trous situés à bonne hauteur. Il lui faut sauter et s'agripper tant bien que mal à la paroi pour enfoncer ses bras dans chacun d'entre eux.

A cet instant, une terrifiante douleur le submerge. Il se rend compte qu'il vient de saisir à pleines mains les deux anses d'une énorme vasque et que ses avant-bras reposent sur le métal chauffé à blanc. Quelques minutes plus tard, une partie de la paroi pivote et il se retrouve au dehors. Il

regarde ses bras meurtris et y découvre avec plaisir les emblèmes de Shaolin - un dragon et un tigre tatoués par le feu d'une façon indélébile. C'est la preuve de sa maîtrise certifiée et de sa liberté.

Certains moines réussissaient malgré tout à s'échapper sans passer cette épreuve, ou après avoir échoué, tel un certain Hu Wei Ch'uan qui fut blessé dans la salle des 108 mécanismes. Ramené au monastère pour y être soigné, il réussit à s'enfuir par un égout pendant sa convalescence. Il échappa à toutes les recherches et se réfugia à Canton où il créa sa propre école, le Hua Ch'uan. Bien qu'il ne fût pas diplômé, et pour cause, il maîtrisait la plupart des techniques de Shaolin et fut reconnu par la suite comme l'un des grands maîtres qui permirent à ce style de se développer. Mais son cas fut presque unique, les renégats et les fuyards étant pourchassés et exécutés sans merci.

Les marques du tigre et du dragon servaient de signe de reconnaissance entre les maîtres qui possédaient un salut bien particulier, à la signification très précise. Il est utilisé actuellement par certaines sociétés secrètes chinoises comme la Triade. Un prêtre diplômé rencontrait partout le respect et les honneurs de la population. Si par hasard il retournait à Shaolin, il pouvait entrer par la porte principale et enseigner à son tour mais il était libre de repartir quand bon lui semblait. Les Empereurs de la dynastie Ming, très liés à Shaolin, s'entouraient toujours de quelques conseillers diplômés du Monastère. C'est ainsi que Shaolin exerça une profonde influence sur les affaires de l'Empire.

Georges Charles ■

Le mois prochain : la vie quotidienne à Shaolin.





LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

V - LA VIE QUOTIDIENNE A SHAOLIN

Il est difficile d'entrer à Shaolin, nous l'avons vu, les épreuves d'initiation y sont redoutables. Il est tout aussi périlleux de tenter l'évasion du monastère. Mieux vaut se faire une raison et y mener la rude vie de moine telle que Georges Charles nous la conte.

Shaolin est loin d'être une villégiature dorée. Chacun, qu'il soit domestique, moine ou responsable de l'enseignement ou de l'administration des biens, doit se plier à des règles immuables très strictes dont le patriarche est le garant et le juge inflexible. Grâce à sa prospérité, le monastère a recours aux services de nombreux domestiques. Recrutés sur recommandation dans les villages environnants, ils sont rémunérés en fonction des tâches qui leur sont demandées ; besoins matérielles, telles le nettoyage des locaux, la préparation de la cuisine, le service au réfectoire, la confection des robes, les réparations les plus diverses, la culture du potager, l'entretien

de la forêt de bambous... Ils sont aidés, bénévolement, par les candidats à l'admission auxquels ils en font voir de toutes les couleurs. A cause de l'isolement de Shaolin, ils vivent en général avec leur famille dans la partie basse de l'enceinte principale. Ne jouissant d'aucune considération, ils sont tenus de devoir le respect le plus absolu aux moines et doivent les saluer avec déférence à chaque rencontre. Ils parviennent malgré tout à se faire admettre par tous grâce à leur bonne volonté et surtout grâce aux arrangements et aux faveurs qu'ils accordent en échange d'une bonne pièce glissée discrètement.

LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

suite de la p. 59

Il leur est absolument interdit d'assister à un entraînement ou même de regarder de loin une leçon de boxe. Le manquement à cette règle fondamentale est sanctionné par une bastonnade jusqu'à ce que mort s'en suive. Hormis quelques privilégiés, il leur est interdit de pénétrer dans certains lieux sacrés, comme la pagode d'or où sont conservées les reliques de Bodhidharma. Ils sont libres de quitter Shaolin et se charger en outre de la liaison avec le monde extérieur. En cas d'attaque du monastère, ils sont aux ordres des moines. Ne connaissant pas les secrets de l'art du poing, on leur confie des armes de jet : frondes et arcs. Les plus vieux sont chargés de recueillir les blessés et de les secourir. Bien que la situation des domestiques ne soit pas toujours des plus enviables, ils profitent, à l'extérieur du monastère, d'un certain prestige qui ne va pas d'ailleurs sans irriter les moines qui, eux, commencent leur journée à cinq heures du matin par une séance de deux heures de méditation en position agenouillée, souvenir de la prostration volontaire de Bodhidharma.

Cette méditation a lieu quel que soit le temps dans la grande cour découverte. Si le corps doit être parfaitement immobile, l'esprit doit être en éveil et des assistants armés de perches de bambous se chargent de ramener violemment à la raison celui dont l'attention semble défaillante. Après un coup cinglant sur chaque épaule, le moine doit s'incliner et remercier que l'on prenne soin de sa personne. Cette pratique quelque peu barbare a été reprise par

certain monastères japonais et est encore pratiquée actuellement. Dès la fin de cet exercice, des plus pénibles pour le novice qui doit lutter contre le sommeil, l'engourdissement et la douleur, a lieu la fameuse gymnastique bouddhiste. Elle est constituée de douze mouvements très simples, assez proches, par certains aspects, du yoga indien. Ces mouvements créés par Bodhidharma étaient au nombre de 18 mais furent ramenés à 12 par Yao Fei (1104-1142) qui rendit leur pratique obligatoire. Chacun de ces mouvements est censé fortifier un organe précis et favoriser une qualité physique.

Cette gymnastique, capable d'aider le corps à surmonter la maladie et la faiblesse, marque la fin des exercices des moines qui se rendent alors à la toilette matinale (yu). Celle-ci a une grande importance dans les rites de Shaolin et fut préconisée par le grand médecin et chirurgien Hua To (141-208). Le monastère possède deux salles à cet effet : le « Temple de la chambre chaude » (Wen-chetien) et le « Temple de la clarté et du froid » (Tsing ling tien). Dans la première, le pratiquant est aspergé d'eau très chaude, puis il passe dans la seconde où il trouve à sa disposition un grand nombre de pommades et de décoctions de plantes destinées à des frictions qui assouplissent et tonifient les muscles tétanisés par la gymnastique. Le novice apprend également comment s'effectuent les massages fondamentaux capables de vaincre la fatigue, le froid, la fièvre, la douleur (Ngan-mo) ainsi qu'à reconnaître les principales herbes et plantes utilisées dans la médecine traditionnelle chinoise. Les anciens lui expliquent comment les utiliser, comment soigner par exemple une blessure avec une pâte à base de racines de narcisse et



d'une herbe nommée patte d'oie, à soulager la douleur grâce à un emplâtre de feuilles de copéa, à cicatriser une brûlure avec une mixture à base d'huile de sésame et de tanin (ngan wei). Il apprend également à fabriquer des poisons foudroyants ou à effet retardé (pao mang). Dès lors, l'enseignement propre à Shaolin peut commencer.

Tous les moines se rendent dans la « salle de l'esprit » (chene ting) où a lieu un cours théorique dispensé par le patriarche lui-même (si jo) ou par l'un des grands maîtres du monastère (si gung). Dans ce cours qui traite de philosophie, on étudie toutes les situations de la vie auxquelles peuvent être confrontés les pratiquants, cela au travers d'anecdotes ou de légendes. La vie du Bouddha et des grands personnages de l'histoire chinoise entre pour une grande part dans cette étude. Bien que Bouddhistes, les maîtres de Shaolin n'hésitent pas à enseigner les fondements des théories taoïstes et à comparer les avantages et les inconvénients des deux méthodes.

Il faut dire que les pratiques corporelles taoïstes étaient très en avance sur les principes quelque peu sclérosés de la thérapeutique bouddhiste. Les taoïstes se proposaient d'accéder à l'immortalité grâce à leurs techniques. Elles se réduisaient à quatre exercices fondamentaux : nourrir l'esprit (yao chen) ; se concentrer sur la vérité unique (cheou yi) ; créer une

entité capable de surmonter la mort physique par des techniques respiratoires très poussées (ei kung). Pour ce faire les maîtres du tao recommandaient de se nourrir du souffle aérien et de la salive (technique de respiration) ; de se servir à bon escient de potions nécessitant des connaissances alchimiques ; de manger peu et des aliments minutieusement choisis, de pratiquer les techniques de massage et de pétrissage destinées à faire circuler l'esprit vital et à débarrasser le corps des fluides nocifs, d'exposer le corps entier aux rayonnements du soleil (yano) et de la lune (yin). En revanche, comme la gymnastique taoïste se pratique uniquement en position accroupie (nei kong), elle possède aux yeux des moines une infériorité sur les formes imposées par Bodhidharma. Puis, tous les moines se rendent dans la cour principale (neiting) pour la première leçon collective de boxe. Là, ils se rangent sur 7 rangs, selon leur ancienneté. Leur faisant face, un maître de l'art du combat (si hak), entouré de quatre instructeurs confirmés (si fu). Après le salut rituel, paume gauche ouverte contre poing droit fermé, la paume représentant les forces yin enveloppantes et le poing les forces yang incisives, débute le cours fondé sur l'étude des « cinq styles et des 170 actions ». Chacun de ces styles représente les actions défensives et offensives d'un animal regroupées en trois tao (katas).

Les techniques du dragon représentent le travail spirituel et sont très fluides et déconcertantes, la force a moins d'importance que l'équilibre et la rapidité. Ses mouvements ressemblent à ceux d'un dragon flottant dans l'espace et capable de se défendre et d'attaquer dans

les quatre directions ».

Les techniques du tigre favorisent la résistance des os et sont puissantes et profondes. Ses mouvements ressemblent « aux attaques d'un tigre jaillissant de la forêt ».

Les techniques du léopard favorisent le développement de la force physique. Bien que moins puissant que le tigre, le léopard est plus rapide et plus vif encore.

Les techniques du serpent représentent l'accomplissement du chi. Ses mouvements sont lents. Les techniques de la grue favorisent la sagesse et l'harmonie des muscles. Ses mouvements sont fondés sur l'équilibre et la stabilité.

Il faut environ trois ans de pratique acharnée pour connaître parfaitement les 15 tao de base. C'est seulement à ce moment-là que le novice recevra la corde qui lui servira de ceinture et qui symbolisera son titre de moine combattant.

A la fin de cette leçon, les moines se rendent au réfectoire. Les règles concernant la nourriture furent modifiées par Chuen Yuan. En principe, sauf rares exceptions, l'alcool et la viande sont proscrits au profit du thé et des céréales, mais selon les époques, ce régime varie, au gré du patriarche ou des disponibilités. Les aliments de base sont le riz, le soja, le sésame, ainsi que de nombreuses plantes et racines sauvages recueillies dans la montagne. A

cause de la restriction des aliments carnés, les cuisiniers s'ingénient à confectionner des plats végétaux ayant le goût et la consistance de la viande, pratique encore en usage dans les monastères bouddhistes actuels (Lantan à Hong Kong). A la fin du repas, les moines disposent d'une heure pendant laquelle ils sont libres de vaquer à leurs occupations et de se reposer quelque peu dans le parc ou aux abords du monastère. Le lieu le plus fréquenté est la fameuse cascade de l'Empereur qui apporte quelque fraîcheur durant la période de chaleur, mais à cause de son caractère sacré, il est interdit de souiller les eaux par un contact quelconque. Les anciens, eux, préfèrent se retrouver dans la forêt de pins, d'où le monastère tire son nom, beaucoup plus calme et propice à une méditation ou à une conversation tranquille.

Par contre, les novices profitent de cette heure de liberté pour visiter le monastère de fond en comble. Il est vrai qu'il recèle des richesses innombrables et que la vue de tels trésors amassés au cours des siècles réjouit l'œil autant que l'esprit. Seuls les appartements du patriarche restent inaccessibles et y pénétrer est un privilège que peu de moines connaissent. La grande salle des armes (mo hai wai lo kong) qui constitue en fait l'arsenal de Shaolin, autorisé par un décret d'un empereur quelque peu confiant, est libre d'accès et le débutant peut se faire expliquer par les gardes le maniement d'un nombre incroyable d'armes traditionnelles ou étranges qui fascinent par leur ingéniosité et par leur diversité : épées, sabres, lances, halberdes, bâtons armés, haches, fouets semi-rigides, épées à crochets, tridents, armes de lancer, armes défensives, armures...

Puis, les moines, répartis en



trois équipes, les novices, les pratiquants confirmés et les experts, se retrouvent pour la pratique du combat.

Les novices apprennent à parfaire leurs postures de base et les rudiments des techniques défensives. On considèrerait alors que la posture du cavalier (ma bo), par exemple, devait être travaillée trois ans au minimum de même que la façon de serrer le poing ou de poser le pied sur le sol. De ce fait, à part le travail « des cinq styles et des 170 mouvements », le novice n'apprenait qu'un nombre très limité de techniques. Pendant ces trois ans, il était hors de question qu'il puisse travailler avec un partenaire, cela en vertu d'un vieux principe qui affirmait : « Il faut d'abord apprendre à se tenir debout avant de songer à faire tomber son adversaire ».

Les pratiquants confirmés, ceux qui portent la fameuse ceinture torsadée, étudient par groupes de quatre, sous la direction d'un expert (si bak), les applications pratiques des tao des animaux. Puis l'expert leur démontre les principes de l'art de la boxe, en appliquant les cinq règles de base :

— Pratiquer d'une façon progressive : en effet, selon les paroles du moine Ting Hsing : « La boxe doit prolonger la vie et non l'écourter prématurément à la suite d'un mauvais coup ou d'une blessure ». Il est de fait qu'une pratique très dure, sans prépa-

ration, peut avoir de graves retentissements sur l'organisme et les muscles non habitués à un tel effort.

— Pratiquer d'une façon constante : la majorité des échecs et des désillusions est due à un manque de persévérance et d'originalité dans le travail.

— Considérer la modération en tout comme une nécessité.

— Conserver en toute occasion le calme et la sérénité.

— Observer les règles et les coutumes en usage.

Les experts, quant à eux, pratiquent les techniques supérieures sous la direction d'un moine « diplômé ». Cet entraînement est parfois très violent car les pratiquants n'hésitent pas à utiliser la frappe réelle ou à se servir d'armes pour vérifier le bien-fondé des enseignements. Dans cette étude, la localisation des points vitaux et la façon de les attaquer (tien hsueh) tient une place importante, ainsi que certains principes hermétiques au profane. Parfois, les adeptes tentent, dans le plus grand secret, de retrouver des recettes ancestrales, quasiment légendaires, qui pourraient permettre de ne pas ressentir la douleur, de rester sans respirer de longs moments, de sauter à des hauteurs inimaginables, de rendre une partie du corps invulnérable, de tuer ou de blesser à distance.

Parmi ces secrets figure en bonne place celui de la « main de fer » ou celui de la « griffe du Dragon ». Mais aux dires de maîtres actuels, ce sont en fait de plaisantes historiettes destinées à noyer le poisson. En fait, le moine Shaolin est surtout désireux de posséder le chi fabuleux et de pouvoir le contrôler sous ses formes très diverses. Des nombreuses techniques permettant ce contrôle, il ne reste rien ; sinon des suppositions et malgré la prétendue évolution de l'art du combat, le pratiquant actuel en est



Suite de la p. 61

réduit aux tatouements et aux supputations alors que la plupart des écrits relatifs aux enseignements de la boxe chinoise dans l'ancien temps sont formels : la transmission de méthodes et de techniques très particulières permettait à l'élève que la maître avait jugé digne de recevoir cet enseignement, de contrôler aisément cette force en peu de temps.

C'est maintenant le moment où les trois groupes de pratiquants se retrouvent dans la cour principale. Devant tous les responsables et le patriarche, ils démontrent leurs aptitudes. C'est en fait une sorte de « contrôle continu des connaissances » qui permet au patriarche de juger des progrès des moines. Chacun tenait alors à se surpasser et parfois cette réunion de masse prenait des allures de tournoi. Si l'un des élèves semblait manifester quelque peu de confiance en sa technique, l'un des maîtres le testait en public et souvent n'hésitait pas à le corriger vertement. Souvent même, le patriarche venait lui-même vérifier la valeur d'un pratiquant et démontrait à tous que sa position n'était pas seulement due à un hasard ou à un concours de circonstances. L'un d'eux, Ling Wood, resta célèbre dans les annales du monastère pour avoir affronté avec succès plus d'une trentaine d'experts sans avoir eu à en blesser un seul. Son nom dans l'école de Shaolin est resté synonyme d'efficacité absolue.

Dans le cas de blessure, d'évanouissement ou de commotion, l'un des maîtres présents profitait de l'occasion pour démontrer les techniques de réanimation.

Enfin, les moines se rendaient au réfectoire pour un repas léger, après quoi ils dispo-

saient de la soirée. Mais il leur était conseillé de profiter de ce temps libre pour travailler et les élèves se réunissaient entre eux pour parfaire leurs connaissances grâce à l'aide d'un ancien qui ne refusait jamais une assistance technique. Les entraînements de nuit étaient très prisés des moines, cela bien qu'ils fussent souvent à l'origine de blessures graves. Car certains moines profitaient de cette occasion pour régler leurs différends.

Shaolin possédait également un service de garde et de protection qui était chargé de surveiller les lieux et d'éviter tout ce qui aurait pu être contraire aux règles établies. Ce corps était composé de solides gaillards tous désignés par le patriarche et placés directement sous ses ordres. Le service interne remplaçait la garnison mise en place par l'empereur Hsiao Wen et représentait une véritable force guerrière possédant armes et armures. Chargé de veiller à ce que personne ne puisse entrer ou sortir de Shaolin sans posséder les autorisations nécessaires, sa grande préoccupation, en temps de paix, restait d'éviter les visites des moines aux « familles » des domestiques car, à cause des interdits, les pratiquants de Shaolin ne devaient pas se laisser dominer par leurs instincts sexuels.

Mais il est inutile de préciser que certaines moines utilisaient toutes les ressources de leur art pour déjouer la vigilance des cerbères, ce qui occasionnait parfois des bagarres dans des cas de flagrant délit !

À part ces quelques incidents, la nuit à Shaolin était souvent calme et l'insomnie y était totalement inconnue !

Georges Charles ■

Le mois prochain :
GRANDEUR
ET DECADENCE
DE SHAOLIN





LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Après nous avoir conté les redoutables rites d'initiation et la vie quotidienne dans cet authentique berceau des arts martiaux que fut Shaolin, Georges Charles poursuit son récit par les mille et une péripétie qui ont marqué la vie du célèbre monastère chinois au cours de la dynastie Ming de 1368 à 1644.

VI - GRANDEUR ET DECADENCE

Dès le début de la dynastie Ming (1368), Shaolin entretient de très bonnes et très fructueuses relations avec la cour impériale. Il est vrai que l'empereur Hong-Wu, d'origine paysanne, qui a pris le pouvoir par la force à la faveur de troubles fomentés par une secte fanatique, les Turbans rouges, est un passionné de l'art du combat. Quelques années auparavant, quand il se nommait encore Zhu Yuan Zhang, il avait réussi à se rendre populaire et redouté par sa prodigieuse habileté au combat héritée d'une longue tradition familiale. Cette popularité acquise à la force du poing et de l'épée lui a permis de lever une véritable armée grâce à

laquelle il est parvenu sur le trône du « Fils du Ciel ». Connaissant de réputation le fameux monastère et ses quelques démêlés avec ses prédécesseurs mongols de la dynastie Yuan, il tient donc à se concilier ses faveurs et n'hésite pas à y envoyer une délégation afin de s'assurer de la bienveillance des moines combattants.

Depuis le passage de Chuch Yuan et l'adoption de ses innovations techniques, Shaolin connaît une nouvelle période de prospérité et commence à jouer un rôle politique assez important. Néanmoins le Patriarche Hoi Fu ne voit pas d'un mauvais œil un rapprochement avec le trône. Aussi accepte-t-il en retour d'apporter son soutien inconditionnel au nouvel empereur, en lui envoyant notamment six conseillers militaires de première valeur. C'est en partie grâce à eux, affirme la tradition Shaolin, que Hong-Wu a réussi à refou-

LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Suite de la p. 55

ler les Mongols de la précédente dynastie au-delà de la Grande Muraille. Celle-ci est d'ailleurs en très mauvais état et il charge l'un d'eux, le général Xu Dia de veiller à sa réfection. Ce dernier entreprend le travail de construction le plus fabuleux de l'histoire des hommes.

Peu après la mort du premier empereur Ming, son fils cadet Yong Lee (1403-1425) invite le Patriarche Houen Chi Kuan à son couronnement et lui fait un don somptueux qui permet d'agrandir encore quelque peu le monastère. Le nouvel empereur est un homme avisé qui ne recule devant rien pour parvenir à ses fins. On chuchote, par exemple, qu'il a fait empoisonner son frère aîné pour lui ravir le trône. Il est de fait que Jian Wen n'a régné que trois ans et qu'il est mort, subitement, après un banquet offert par Yong Lee.

Ce dernier qui sait profiter des judicieux conseils des envoyés de Shaolin, déplace d'abord la capitale de Nankin à Pékin; puis il réorganise l'agriculture et l'économie d'une main de fer et entreprend de grandes expéditions maritimes; enfin, il renforce le pouvoir en éliminant les incapables des postes de commande et il crée un Grand Conseil et une police secrète dont il confie la direction à Chang Wo (1376-1426), honorable délégué du monastère.

Officiellement, Chang Wo est chargé des relations avec les provinces éloignées et avec les états environnants. Le chef de la police secrète est d'une vitalité débordante: possédant la maîtrise absolue de l'art du combat, il est, de plus, d'une intelligence et

d'un machiavélisme hors pair. Chang Wo profite de ses nombreux voyages à travers le pays pour affermir l'autorité de Yong Lee, grâce à des méthodes personnelles pas toujours très orthodoxes mais extrêmement efficaces et il se forge assez vite une solide réputation. Quand il apparaît dans une seigneurie soupçonnée de manque de loyauté envers le trône et qu'il constate le bien-fondé de la rumeur, peu de temps après, les premiers ennemis arrivent... Le châtelain trop indépendant est bientôt victime d'une provocation en duel, ou bien il tombe dans un guet-apens diabolique ou bien encore il succombe à une maladie incurable et mystérieuse... Il va sans dire que la plupart des éléments de choc de la police secrète sont, grâce à Chang Wo, recrutés parmi les pratiquants de Shaolin. Le pouvoir politique du monastère s'en trouve donc grandement rehaussé et ses relations avec l'empereur et les hauts fonctionnaires encore resserrées.

Shaolin devient assez rapidement une puissance occulte au sein de l'Empire et entretient des rapports avec la plupart des sociétés secrètes que compte la Chine d'alors (société du Lotus Blanc, société du Nuage Blanc, société des Trois Bâtons d'Encens...). Ce qui n'empêche nullement Chang Wo de favoriser l'expansion de la pratique de l'art du combat lors de ses déplacements. La tradition Shaolin affirme, en effet, qu'il a influencé l'art du poing non seulement à l'intérieur des frontières mais également dans tous les pays avoisinants qu'il visita, comme le Vietnam, le Cambodge, la Birmanie et la Thaïlande actuels. Passionnés par l'art du combat et les arts martiaux, Chang Wo ne manquait jamais l'occasion

de démontrer ses talents quitte à organiser des rencontres avec des champions étrangers. Cette même tradition affirme également qu'il fut le propagateur du style Shaolin en Corée et qu'il est donc directement à l'origine du karaté japonais, lequel serait arrivé à Okinawa par cette voie entre 1413 et 1419 environ.

En fait, Chang Wo profite de ces voyages pour renseigner l'empereur sur les faits et gestes de ses voisins. A l'intérieur du vieil empire, le système policier qu'il a mis en place fait merveille. Il débarrasse Yong Lee de la majorité des opposants à son régime. Une véritable dictature s'instaure dont Shaolin profite en se faisant attribuer un vaste domaine sous son entière dépendance. Les quelques monastères environnants, Ba Mi Si, Yong Tai Si, Hui San Si, Bei Lou Si, sont placés sous sa tutelle.

Malheureusement pour Shaolin, le successeur de Yong Lee, Hung Zi, ne voit pas du même oeil que ce dernier, le pouvoir occulte exercé par Chang Wo. Et tout puissant que soit le chef de la police, juste un an après son

arrivée sur le trône, il le fait assassiner (1426); puis il se débarrasse de la même façon de la plupart des membres de la police secrète.

Faute impardonnable. La réaction du monastère est foudroyante et l'imprudent empereur est victime d'une conspiration diabolique. Quelques mois plus tard, il est acculé au suicide.

Les relations de la cour avec Shaolin s'en trouvent fortement refroidies car bon nombre de proches de l'empereur, éclaboussés par le scandale, ne sont pas dupes.

Les sociétés secrètes qui affermissaient la dynastie sur les instances du monastère se retranchent derrière un immobilisme total. A partir de ce moment, l'empereur voit son prestige diminuer. Les côtes de l'est, sans protection, sont ravagées par les pirates japonais qui sèment la terreur sur leur passage. Les Mongols, confinés derrière la Grande Muraille, s'agitent et menacent tandis qu'au sud du pays les paysans mécontents grondent et fomentent émeute sur émeute, car la création de grands domaines leur cause un tort considérable. Peu à peu l'agitation gagne le centre du pays et les villes entrent en révolte ouverte contre l'administration impériale. Pour la première fois, le pouvoir vacille. L'empereur n'est plus qu'un pantin, entre les mains des eunuques de la cour. Les sociétés secrètes, toutes puissantes, ne bougent pas. Elles se bornent à compter les points.

Mais à Shaolin tout ne va pas pour le mieux non plus. Depuis 1550 la fameuse école a perdu son audience à cause de la création de très nombreuses méthodes révolutionnaires comme le Wing-Tchin, le Pak Hok, le Tai Chi Chuan... et son retrait des affaires politiques n'arrange





pas les choses. Le moment est mal choisi pour un retour en force car l'empereur Jia Jing n'est qu'un pleutre et un poltron manœuvré par des incapables. Le Patriarche attend donc une occasion favorable pour intervenir. Dépités par une telle attitude qu'ils jugent indigne, de nombreux moines abandonnent Shaolin. Pour la première fois de l'histoire du monastère, on les laisse quitter les lieux librement.

L'un d'eux, Chang Yuan Bin, dégoûté par cette Chine en émeute où chacun tire la couverture de son côté, s'embarque pour le Japon en 1558 et trouve refuge au monastère de Shyo-koku à Bushiu près d'Edo (l'actuel Tokyo). Particulièrement expert dans l'art des saisies (Go Ti) et dans l'art des projections et de la lutte (Chin Na), il décide d'en faire profiter quelques élèves japonais. Les trois plus connus d'entre eux sont Fukuno Masakatsu, Isokai Jiro Saemon et Miuro Yoshitatsu. Ce dernier deviendra très célèbre pour son habileté au combat à mains nues et recréera le jiu-jitsu antique en créant une méthode qui servira de base au maître Kano pour sa création du judo, le Yoshin Ryu. L'occasion de revanche pour Shaolin arrive enfin avec le retour au pouvoir d'un empereur plus autoritaire, Wang-Li, en 1573. A cette même époque le monastère a la chance d'avoir à sa tête deux hommes d'une très grande valeur, Ching Chung Dou (1522-1587), expert dans le

maniement de la lance et du bâton, et Chi Chi Kuang (1518-1590) expert dans le maniement de l'épée et du sabre. Les deux moines qui sont inégalables et de même force, entreprennent, une fois de plus, de rendre à l'école son éclat perdu.

Ils améliorent les techniques de Kiuh Yuan et font de l'art de Shaolin la méthode la plus dévastatrice et la plus efficace qu'il se puisse trouver alors. Ils créent un nombre incroyable de Tao (katas) et de figures encore pratiquées actuellement. Puis soucieux de vérifier les progrès accomplis, ils rendent quelques visites très inamicales aux concurrents gênants des environs. Il faut croire que leurs progrès sont évidents car ils se débarrassent sans mal d'une quarantaine d'écoles qui commençaient à porter ombrage à Shaolin.

Ching Chung Dou qui est doué d'une force physique extraordinaire, utilise, paraît-il, une hallebarde (kuan tao) que lui seul est capable de manier. Mais il ne déteste pas pour autant la hache de guerre (ta-fu) et là encore, il se sert à la fois d'une paire de ces engins d'une taille et d'un poids impressionnants avec la plus grande facilité. Chi Chi Kuang, quant à lui, est un bonhomme très sec et nerveux. Il compense son faible gabarit par une rapidité et une précision incroyables. Très fin technicien, il utilise de préférence une épée droite (kien) très courte. A mains nues les deux hommes sont également d'incomparables combattants et ils le prouvent à maintes reprises en se rendant seuls affronter une école entière sans coup férir. Mais ils sont impossibles à départager et chacun de leurs combats en tête à tête, rencontres homériques, se solde par un match nul : Ching Chung Dou encaissant les

attaques sans broncher et sans sembler les ressentir et Chi Chi Kuang esquivant les formidables assauts de son adversaire.

Ne pouvant devenir tous les deux patriarches en même temps, à cause des règles imposées par Heng Chang près d'un millénaire auparavant, les deux hommes décident un compromis. Chi Chi Kuang partira au service de l'empereur Wang Li, tandis que Ching Chung Dou restera au monastère. Le premier soucieux de Ching est de renforcer le pouvoir militaire de Shaolin, il réapprovisionne l'arsenal, entraîne intensivement ses troupes au combat armé et reprend contact avec les fameuses sociétés secrètes. Grâce à son extraordinaire valeur et à son courage sans borne, Chi Chi Kuang est nommé général par l'empereur lui-même en 1575. A la tête des troupes impériales, secondé par des moines que lui envoie Ching, il organise une contre-réaction acharnée. Il réprime les révoltes paysannes, inflige de très lourdes pertes aux avant-gardes mandchoues qui maraudent le long de la Grande Muraille ; grâce à des actions éclair d'une violence inouïe, il débarrasse la côte de la plupart des pirates japonais qui y sévissent. Grâce, on à cause de lui, et ceci est très important, Shaolin se retrouve indéfectiblement lié à la dynastie Ming et devient le symbole de l'autorité impériale restaurée, ce qui va quelques années plus tard causer sa destruction.

A la mort de Wang Li en 1620, les forces d'opposition, maintenues jusqu'ici par un régime de fer, se déchainent. Une insurrection éclate dans tout le pays et cette fois ni Shaolin, ni les sociétés secrètes, ni les armées impériales ne sont de taille à lutter. Les paysans, les

ouvriers se regroupent et marchent sur la capitale sous les ordres de Li Tseu Cheung, soutenu en secret par les Mandchous. La cavalerie rebelle fait des ravages sur son passage et balaie toute trace de résistance. Le dernier empereur Ming, Chong Zhen, entendant les rumeurs du combat, invite l'impératrice à s'empoisonner, tranche la gorge de sa fille aînée, ordonne à ses trois fils de s'enfuir et monte au pavillon doré situé sur la « Radiieuse Colline du Charbon » au nord de la Cité Interdite. Là, il rédige un testament sur le revers de sa manche, où il invite les rebelles à se montrer bons avec le peuple, puis il se pend.

Profitant de cette si belle occasion, les Mandchous sous le commandement de leur chef Shunzi passent à l'attaque. Ils submergent la Grande Muraille, écrasent les faibles troupes loyalistes, puis envahissent le nord de la Chine ; et à leur tour, ils entrent dans la capitale.

Le naïf Li Tseu Cheung est envoyé au diable, lui et ses paysans. Puis Shunzi se proclame empereur de la Chine et fonde aussi la dynastie mandchoue des Tsing.

La plupart des fonctionnaires Ming qui ont été destinés recherchent un endroit idéal pour préparer une reconquête du trône.

Leur choix s'arrête sur Shaolin. Là, ils entreprennent de rendre la vie très difficile à l'envahisseur, aidés dans cette tâche ardue par les valeureux moines combattants qui leur assurent un soutien inconditionnel.

Georges CHARLES

Le mois prochain :
la discorde




Dimarco



LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

Après mille et une péripéties, le monastère de Shaolin connaît au cours de la dynastie Ming une nouvelle période de prospérité et commence à jouer un rôle politique important. Hélas, en 1644, l'envahisseur mandchou s'empare du trône chinois et les moines vont, une fois de plus, devoir faire face à l'adversité.

VII-LA DESTRUCTION DU MONASTERE



La nouvelle de la prise du pouvoir par les Mandchous de la dynastie Tsing, en 1644, est, c'est le moins que l'on puisse dire, très mal accueillie à Shaolin. Il est vrai qu'au cours des siècles des liens très profonds ont uni le monastère et les Ming, maintenant chassés du trône impérial. Le patriarche Chang Yi réunit aussitôt un conseil extraordinaire afin de décider de l'attitude à adopter face à l'envahisseur. Contrairement à ses espérances, les avis sont partagés. La majorité des jeunes maîtres prend parti pour une résistance acharnée ; les anciens sont en revanche beaucoup plus nuancés. L'ennemi est, selon eux, redoutable et il serait vain de tenter d'engager une action ouverte contre lui. Quelques concessions sont même envisagées à demi-mots par certains d'entre eux. Constatant qu'ils risquent de

scinder Shaolin en deux clans, Chang Yi décide d'attendre la suite des événements en adoptant une prudente neutralité. Tout semble rentrer dans l'ordre et la vie continue à Shaolin comme si de rien n'était. Mais un matin les guetteurs de la première enceinte voient s'avancer vers eux une étrange cohorte. Au fur et à mesure qu'elle se rapproche, l'étonnement, voire la stupeur, remplace la méfiance sur le visage des moines. Ce qu'ils avaient pris pour une troupe de mendiants ou de bateleurs est en fait constituée de véritables spectres vivants revêtus, aucun doute n'est possible, de costumes de la cour impériale, ou de ce qu'il en reste. Un porte-parole s'en détache qui s'avance vers la poterne. Après quelques formules de politesse très recherchées et jouant quelque peu avec les hardes dont il est vêtu, il

Suite de la page 51

annonce d'une voix de fausset que quatre seigneurs, hauts dignitaires de la cour destituée, accompagnés de leurs conseillers, demandent l'hospitalité et la protection du monastère. Les moines n'en croient pas leurs oreilles. Ne sachant quelle conduite adopter face à cette étrange situation, ils envoient un messager demander des ordres à Chang Yi. Celui-ci réunit une fois de plus d'extrême urgence le conseil des Maîtres et expose les faits : il est inconcevable de refuser l'hospitalité ; ce serait faire preuve de la plus grande lâcheté et être en contradiction avec la règle qui dit que Shaolin protège le faible contre l'oppresseur. Cette fois tout le monde tombe d'accord. Même les plus réservés sont obligés de se joindre aux partisans inconditionnels de Ming.

Mais comme, quelles que soient les circonstances, nul ne peut enfreindre les règles sacrées du monastère et se mêler à la communauté religieuse s'il n'entre pas dans les ordres et s'il ne satisfait pas aux critères de sélections, une procédure simplifiée est envisagée. Puisqu'il est peu vraisemblable que les fonctionnaires impériaux puissent résister aux épreuves d'initiation, ces derniers seront acceptés à la seule condition de changer de nom et de jurer fidélité à Shaolin. Mais pour sauvegarder les apparences, ils devront se raser le crâne et revêtir le traditionnel costume bouddhiste. N'ayant pas de solution de rechange, les dignitaires de la cour, contraints et forcés, finissent par accepter les conditions.

Cet extraordinaire compromis ne reste pas longtemps secret. La rumeur se répand d'abord dans la province, puis dans tout le pays, que Shaolin sert de refuge aux loyalistes Ming. Chaque jour des messagers apportent des témoignages de

soutien à ceux-ci. Plusieurs troupes armées se constituent et viennent proposer leurs services au monastère.

Le vin est tiré et il faut le boire. Devant les pressions de la rébellion, le patriarche Chang Yi, voyant son autorité et son prestige décliner de jour en jour, décide de rompre la neutralité relative de Shaolin et de se lancer à contre-cœur dans la lutte contre l'envahisseur mandchou. Il envoie donc des émissaires parlementer avec les plus importantes sociétés secrètes de l'époque : le « Ictus Blanc », la « Plume Blanche », les « Trois Bâtons d'Encens », les « Huit Trigrammes », les « Trois Nuages Blancs », les « Illustres Preux »... L'influence du monastère est encore si puissante que celles-ci envoient des délégués : une réunion a lieu dans le plus grand secret. Le patriarche propose de se regrouper afin de repousser l'envahisseur barbare derrière la grande Muraille. Les 108 initiés présents jurent solennellement sur les reliques sacrées de Bodhidharma de n'avoir aucun répit jusqu'à ce que cette tâche sacrée soit accomplie. Ainsi une nouvelle société secrète est créée : le Toh Peh Kong, plus connue sous le nom de Triade. Son mot d'ordre est très simple : « Fan Tsing ; fu Ming » : « Ecraser les Tsing, restaurer les Ming ».

Peu de temps après, de violents soulèvements se produisent dans le sud du pays ; trois des membres de cette puissante Triade s'y distinguent particulièrement : Li, Ding, Guo dans le Fujian. Ils infligent de très lourdes pertes aux troupes mandchoues isolées.

De véritables « maquis », foyers d'insurrection, prennent possession des montagnes et rendent la vie dure à l'envahisseur. Shaolin envoie des spécialistes du combat conseiller les résistants et les entraîner.

A Amoy un véritable camp retranché est installé d'où partent de nombreuses expéditions couronnées de succès.

D'abord surpris et pris de court, les Mandchous réagissent avec vigueur. Une garnison de huit mille hommes est envoyée à Fou Tchéou pour stopper les agissements du fameux Koxinga. Mais pourtant la population aide les rebelles qui font face avec opiniâtreté. Shaolin envoie ses meilleures troupes pour soutenir l'insurrection et malgré leur nombre les Mandchous sont contraints le soir venu de se retrancher derrière les murailles. Une répression sauvage s'ensuit qui n'a d'autre effet que de monter la population contre l'envahisseur. Dans toute la province un Mandchou isolé est un homme mort !



A Shaolin, l'activité est à son comble. Les moines sont entraînés intensivement, puis envoyés à travers le pays où ils fomentent bon nombre de complots et préparent des embuscades destinées à affaiblir le pouvoir Tsing. Mais ce dernier tient bon et, soutenu par une importante infrastructure militaire et policière, il rend coup pour coup.

Par contre, dans le détroit de Formose, rien ne va plus pour l'autorité mandchoue. Les navires de Koxinga, appuyés par les troupes envoyées par Shaolin, opèrent un véritable blocus. L'empereur Tsing Shun Zhi demande alors aux Hollandais implantés à Formose de l'aider à se débarrasser des loyalistes Ming opérant dans leurs eaux territoriales. Les Hollandais ont la faiblesse d'accepter. Mal leur en prend. Les troupes de Koxinga débarquent et infligent une lourde défaite aux Occidentaux qui capitulent en 1661.

Dans toute la Chine du Sud l'autorité mandchoue est mise en question. En 1662 l'empereur Shun Zhi meurt, il est remplacé sur le trône par Kang Xi. Celui-ci, beaucoup plus avisé que son prédécesseur et voyant qu'il ne peut combattre partout la rébellion, décide de l'attaquer par sa base. Ses conseillers sont unanimes. Pour cela, il suffit de découvrir le repaire des hauts dignitaires Ming et des dirigeants de la Triade et de le détruire pour que les choses rentrent, en partie, dans l'ordre. Il recrute donc une véritable escouade d'espions chargés de lui rapporter le plus de renseignements possible concernant les lieux où pourraient se retrancher les auteurs de trouble. Ceux-ci n'ont pas la tâche facile : bon nombre d'entre eux sont retournés à l'empereur sous forme de colis, en pièces soigneusement détachées. Pendant ce temps les moines multiplient leurs coups de main faisant preuve, il faut l'avouer, d'une férocité inouïe. Tous ceux qui sont soupçonnés d'appartenir aux agents mandchous sont impitoyablement exterminés.

Les habitants de Kai Feng, déjà éprouvés en 1644 par la résistance aux Mandchous, qui a été forcée (les défenseurs n'hésitant pas à ouvrir les digues du fleuve Jaune pour noyer les assaillants, ce qui provoqua, dit-on, plus de 300.000 morts dans toute la province), sont accusés de renseigner l'envahisseur sur les agissements de Shaolin. La réaction des moines est brutale. Ils passent 3.000 personnes suspectes par le fil de l'épée.

A la décharge du monastère, il faut préciser que de nombreux éléments incontrôlés et sans aucun scrupule n'ont des moines que l'habit. Cet acte de barbarie hautement regrettable, un des rares qui entachera la réputation de Shaolin, (bien que l'on ne puisse le lui imputer formellement), causera sa perte. Une telle hécatombe ne pouvait passer inaperçue des autorités

mandchoues et leur attention se porte aussitôt sur les environs de Kai Feng.

Grâce à leurs indicateurs et par recoupement, leurs soupçons deviennent vite certitude quand ils découvrent que Shaolin a toujours été une véritable place forte possédant une garnison. De plus, aucun doute n'est plus permis quand ils apprennent que le monastère en question a toujours été au mieux avec l'ancienne dynastie. Devant le caractère sacré du temple, l'empereur hésite quelque temps. Attaquer un monastère est bien la dernière des choses à faire si l'on veut se concilier et les grâces de la population et celle des dieux ! Mais il est, d'autre part, impossible que la toute puissance de l'empereur soit mise en échec par une poignée de fanatiques retranchés derrière une impunité due à leur état monastique. L'empereur Kang Xi prend donc une terrible décision. Il va faire raser le monastère et passer outre au caractère sacré de la religion. Mais sous-estimant Shaolin, il confie cette tâche à un officier de peu de talent et à une troupe trop peu nombreuse et mal équipée. Celle-ci se met en marche. Elle n'a pas encore atteint les environs de Luo Yang que Shaolin, déjà prévenu de l'imminence de l'attaque, passe à l'action. Et c'est un véritable carnage.

Les moines sur-entraînés, armés de pied en cape, foncent sur l'ennemi des hauteurs du mont Mang Shan. Les soldats impériaux sont surpris : ils s'attendaient à combattre des moines armés, au pire de bâtons et ils se trouvent face à des guerriers en armures possédant un équipement et une technique très supérieurs aux leurs. Ils sont tous massacrés. Apprenant cela, l'empereur Kang Xi entre dans une colère folle et jure que le maudit monastère sera détruit quels que soient les moyens mis en œuvre. Désormais, conscient d'avoir affaire à un adversaire redoutable, il charge un de ses meilleurs généraux Fu Tso Hi

de résoudre le problème.

Fu Tso Hi est un stratège habile. Bien que mandchou de pure race, il connaît parfaitement le grand classique de l'Art de la Guerre de Sun Tzu et il entend bien tirer parti de cette connaissance ! Cet ouvrage est sa raison de vivre et il maîtrise les enseignements préconisés qui lui ont toujours servi à se rendre invincible. Il est de fait que l'Art de la Guerre est une pièce maîtresse qui fait encore autorité de nos jours en la matière. Fu Tso Hi choisit des troupes d'élite, les entraîne minutieusement, puis se met en marche.

Il ne lésine pas sur les moyens et c'est une véritable armée qui s'ébranle vers Shaolin. Conscients de leur infériorité numérique, les moines ne se hasarrent pas en combat découvert : se retranchant derrière les murailles, ils se tiennent prêts à repousser tous les assauts avec la plus grande énergie, l'énergie du désespoir. Mais rien n'est encore joué car la configuration du terrain ne permet pas à Fu Tso Hi de tirer parti de sa supériorité. Le premier engagement a lieu à l'enceinte défendant l'accès du chemin menant au sommet du mont. Contre toute attente les troupes impériales subissent de très nombreuses pertes et les vagues d'assaut sont refoulées une à une. Le général mandchou applique aussitôt l'un des principes de Sun Tzu : « Des troupes lancées contre l'ennemi comme une meule contre des œufs sont un exemple d'action massive contre du néant. Contre ce qui est le plus inconsistant, lancez ce que vous avez de plus solide. En règle générale, utilisez la force normale pour engager le combat, et la force

extraordinaire pour remporter la victoire ». Pourquoi, en effet, s'efforcer d'attaquer l'ennemi de face quand il est facile de le contourner ? Fu Tso Hi donne des ordres : une division d'élite prendra les moines à revers tandis que le gros de ses troupes attaquera en force. Il a seulement oublié une chose : l'ouvrage de Sun Tzu fait également parti des classiques de Shaolin et les moines prévoyant sa tactique se sont repliés en secret, laissant sur place un semblant de garnison. L'offensive de Fu réussit selon ses espoirs et ses hommes sont occupés à tailler en pièces les quelques moines qu'ils trouvent quand une meute acharnée les surprend par derrière appliquant le principe « sous l'appas parfumé, il y aura sûrement un poisson pris à l'hameçon ». La division d'élite est anéantie avant que le gros de la troupe puisse réagir. Les moines sont « arrivés comme le vent et partis comme l'éclair ». Rendu méfiant et se rappelant qu'il ne faut jamais poursuivre son ennemi si le territoire est méconnu ou défavorable, Fu rappelle ses troupes, la rage dans l'âme.

Mais l'empereur lui a confié une mission et il lui faut la mener à bien. Il décide donc que ses hommes monteront à l'assaut du mont Shu à pas mesurés. Ses troupes commencent la pénible ascension tout en restant sur leurs gardes, protégées par d'énormes boucliers de cuir. Miracle ! rien ne se produit. La plupart des hommes d'armes sont désormais certains que les moines se retranchent terrorisés derrière les puissantes murailles et beaucoup s'enhardissent, quittent leurs encombrantes

protections. Les officiers les réprimandent puis, voyant que décidément rien ne se passe, ils les insultent. C'est évidemment le moment que choisissent les moines dissimulés dans les éboulis pour déclencher un tir meurtrier de leurs fameuses arbalètes et pour fondre ensuite sur la piètaille dispersée. Fu commence à réaliser qu'il se trouve face à un ennemi peu commun.

Sun Tzu enseigne que dans une telle situation « il faut lancer de nombreuses opérations propres à abuser l'ennemi, se montrer à l'Ouest et progresser à partir de l'Est, l'attirer au Sud et le frapper au Nord ». Il n'oublie pas non plus que le temps et le nombre sont en sa faveur. Il fait creuser des fossés, abattre des arbres, construire des murs, laissant penser qu'il se prépare à un siège classique. Puis à la faveur de la nuit, il envoie des groupes d'élites s'infiltrer ; tant bien que mal. Ils effectuent leur jonction au pied de la fameuse forêt de bambous. Dans celle-ci un corps à corps sanglant s'engage dont l'issue reste incertaine. Pourtant, les renforts mandchous devenant sans cesse plus nombreux, les moines sont contraints de se replier.

Vingt-huit jours après le début des premiers combats, le gros des troupes du Mandchou est parvenu sous la muraille. Les pertes des deux côtés ont été terribles car les moines n'ont cédé que centimètre après centimètre, allant jusqu'au dernier sacrifice. Enfin l'assaut de la citadelle est donné. Les moines déchaînés combattent comme des lions, repoussant les vagues successives. Ils luttent à un contre dix, se sentant acculés, ils font des prodiges. Bien peu d'assaillants parviennent vivants à prendre pied sur le haut du rempart. Des espèces de grenades fabriquées par les alchimistes du monastère font des ravages. Une fois de plus, Fu doit se rendre à l'évi-

Suite page 66







LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

DERNIER ÉPISODE : LA LÉGENDE

Face à l'envahisseur mandchou, Shaolin a pris la tête de la résistance pour tenter de remettre sur le trône la dynastie Ming. Mais l'adversaire est tellement supérieur en nombre que les malheureux moines du monastère, malgré toute leur science du combat, sont exterminés. Le nom de Shaolin va-t-il à tout jamais disparaître ?

La destruction tragique du monastère et le combat désespéré de quelques moines contre une multitude provoquent les effets contraires de ce qu'espéraient les Mandchous. Au lieu de sombrer dans l'oubli, le monastère devient le symbole de la lutte contre l'opresseur. Malgré une répression sauvage de la part des autorités, de nombreuses sociétés secrètes s'organisent sous le couvert d'associations de boxe et se réclament les héritières de l'enseignement du fameux monastère. La tradition veut que seuls cinq moines aient pu s'échapper de Shaolin pour être à l'origine de cette formidable lame de fond qui secoua la Chine de l'époque. Sans vouloir démystifier cette légende, il est plus probable qu'un assez grand nombre de moines avaient quitté Shaolin avant l'arrivée des troupes mandchoues, jugeant plus utile de continuer le combat

dans les diverses provinces que de périr dans une bataille perdue d'avance. Le style Shaolin, réservé jusqu'ici à une élite privilégiée, se répand alors dans le pays comme une trainée de poudre, à tel point que la grande majorité des écoles se modifient profondément sous l'impulsion des moines combattants ou de leurs descendants et élèves directs. En une quinzaine d'années Shaolin, bien que détruit, devient le chef de file des écoles externes (dures) et la plupart des styles internes adoptent, par contre coup, des techniques dérivées de cette école extraordinaire, non sans les avoir quelque peu modifiées. La boxe chinoise connaît un regain de popularité et la plupart des sociétés secrètes — on en dénombre alors plus de 250 — profite de cet état de chose pour affermir leurs positions.



Inutile de préciser que les maîtres de l'art du Shaolin, pour la plupart des initiés du Gélao-hui (Société des aînés et des anciens), du Hongbang et du Sanehui, plus connus sous le nom de Triades, jouent un rôle important dans cette sourde lutte !

Dès le début du XIXe, les écoles de l'art du poing et ces sociétés ont partie liée. Les écoles fournissent une excellente couverture, on peut y prôner le respect de la tradition sans trop affoler les autorités, disposer d'un local retiré des affaires extérieures, tenir des réunions sans attirer l'attention et surtout s'y entraîner au combat dans un but pas toujours très avouable. De plus ces écoles sont un excellent moyen de recrutement grâce aux exhibitions publiques. La plupart des jeunes gens qui s'y engagent ne connaissent pas les buts cachés de ces associations et viennent pratiquer en toute bonne foi. Comme par le plus grand des hasards seul les fils de Han, les Chinois de pure souche, sont acceptés.

Puis, les élèves sont fanatisés, les anciens leur prêtent des livres et des ouvrages techniques vantant les exploits des héros de Shaolin. Peu à peu les activités réelles de l'école leur sont dévoilées et un jour on leur demande de franchir le pas. Rares sont ceux qui refusent et ceci pour diverses raisons. La première est que très souvent ils se jugent trop compromis pour faire machine arrière ; la seconde est que la plupart d'entre eux répugnent à trahir des frères de race dont quelques-uns sont devenus d'excellents amis ; la troisième, enfin, est que certaines rumeurs courent selon lesquelles il est réellement malsain pour la santé de s'opposer aux projets de ces sociétés secrètes. Les requins de la mer de Chine sont ré-

putés pour leur excellent appétit !

Ces associations avaient pour but ultime — selon le vieux slogan lancé à Shaolin « Fan Quing, Fu Ming » — de renverser le pouvoir mandchou et de restaurer un empereur Ming, ce qui à l'instar de Robin des Bois luttant contre l'envahisseur normand pourrait attirer quelque sympathie. Malheureusement, sous l'impulsion d'éléments non contrôlés, cette bonne résolution ne tarda pas à être déformée au détriment du renom de ces sociétés. Leur nouveau slogan fut lancé dès nombre 1849 « Jie Fui, Ji Lin » : « Pillons les riches pour aider les pauvres », et sous ce couvert qui paraît d'un bon sentiment, les exagérations commencèrent. La « vengeance de Shaolin » retomba à l'arrière plan et Robin des Bois ressembla en peu de temps à Al Capone, mitraillettes en moins, avec quelques centaines de milliers d'associés en plus ! Ceci est une autre histoire !

Par ailleurs, au fil des ans, le style original de Shaolin a évolué et de nombreuses scissions ont lieu. En plus des cinq écoles principales dérivées du Shaolin classique, le Hung Gar, le Liu Gar, le Li Gar, le Choy Gar, une multitude d'écoles secondaires se créent. Le style monolithique éclate et ce qui était très simple il y a quelques dizaines d'années devient d'une complication toute chinoise. Certains maîtres émigrent vers le Nord, pays de plaines, de montagnes, de plateaux arides où la population utilise le cheval et est habituée à se servir de ses membres inférieurs. Le style s'en ressent. Les attitudes sont hautes, les attaques profondes et amples, voire les sauts très utilisés. Au Sud, par contre, pays de rizières et de marécages où l'on vit de la culture du riz et de la pêche, les membres supérieurs sont beaucoup plus utilisés. Le paysan habitué à se déplacer dans la boue ou le pêcheur entraîné à se tenir accroupi des jours entiers, adoptent des positions basses, des gardes très statiques et solides, des attaques courtes

mais puissantes. Le blocage est préféré au déplacement et les attaques de jambes sont quasiment inexistantes.

Mais en fait cette classification sommaire serait trop simple car de nombreux experts du Nord s'en vont enseigner au Sud et vice-versa, faussant les données de base. Pour arranger les choses, des écoles fusionnent ou s'interpénètrent. Quelques maîtres choisissent les meilleures techniques de deux ou trois styles classiques et créent leur propre école. D'autres, pour des raisons personnelles, modifient les bases d'une école tout en conservant son nom, créant ainsi une méthode dissidente ; quelques-uns encore, tout en conservant les principes fondamentaux d'une école, en changent seulement le nom. Sans parler des malins qui rebaptisent froidement d'un nom très connu une méthode n'ayant aucun rapport avec l'école traditionnelle ! Il en résulte un vaste imbroglio où tout le monde jure que son école est la seule à posséder les secrets de l'art véritable du Shaolin et revendique la paternité directe du fameux monastère ! La surenchère est terrible et la fin du XIXe siècle est l'époque des défits dont la plupart se terminent d'une manière tragique. Des combats sanglants ont lieu avec pour origine une vague

profit pour fomenter une révolte quelconque contre le pouvoir. La liste de plus d'une soixantaine de graves soulèvements serait fastidieuse. Pour n'en citer qu'un, la révolte des Tai Ping, souvent nommée « guerre de la Triade », dévasta de 1849 à 1864 16 provinces, détruisit 600 villes et causa la mort de plusieurs millions d'êtres humains ! Les diverses écoles, hauts lieux de la rébellion, se jetaient de conserve dans la bataille commune puis le calme revenu, continuaient comme par le passé à s'entre-déchirer jusqu'à une nouvelle flambée de violence inouïe. On comprend que dans de telles conditions l'efficacité des pratiquants était mise à rude épreuve et que l'on est très loin du concept de danse classique que certains se font encore des arts du poing chinois ! Entre un défi qui se sanctionnait presque toujours par mort d'homme, les compétitions où tous les coups étaient permis, y compris les fameuses piques aux yeux, les règlements de compte où s'alignaient parfois plusieurs centaines d'individus armés jusqu'aux dents et combattant jusqu'à la dernière extrémité pour l'honneur d'une cause, et les révoltes ouvertes contre les armées impériales qui ne comprenaient dans leurs rangs que très peu d'enfants de



querelle de principe qui se résume parfois en la possession d'un feuillet provenant du monastère ou d'une relique plus ou moins frétée.

Les rares périodes d'accalmie, si l'on peut dire, sont mises à

cœur, le pratiquant engagé dans ce cercle vicieux avait fort à faire et devait quelque peu travailler sa technique s'il tenait à rester en vie. Ce qui n'empêchait nullement la plupart des guerriers de se livrer à une recherche philo-

sophique et ésotérique intense. Rarement un tel niveau fut atteint que ce soit dans l'efficacité absolue, dans la maîtrise du Chi, où — cela peut sembler inconcevable actuellement — dans la sublimation de l'esprit.

Ce fut l'époque des grands maîtres dont nous avons gardée une trace réellement tangible. Leurs exploits sont relatés jour après jour par la presse. L'occident, qui a la mémoire courte, leur consacre des pages entières, les photographie, d'abord incrédule puis émerveillé. Des marins français rapportent dans leurs bagages les rudiments de cet art extraordinaire qu'ils vont faire connaître à leur retour, après l'avoir quelque peu modifié en fonction de leurs aptitudes, sous le nom de « chausson marseillais » ou de « savate » qui connaîtra tout de suite un succès éclatant.

Les Japonais, quant à eux, toujours excellents observateurs et prompts à tirer parti des meilleures choses, ne sont pas en reste ! Il est vrai que quelques-uns de leurs lutteurs, renommés pour invincibles, ont mordu la poussière et qu'ils commencent à entrevoir, sans pour autant l'avouer, que ces méthodes chinoises ont quelques avantages. Il n'est pas question de s'abaisser à demander des conseils ! Mais les « espions » nippons sont très nombreux et attentifs et, toujours par le plus grand des hasards, beaucoup d'écoles classiques de jiu jitsu traditionnel mettent aussitôt l'accent sur les attaques de pied et de poing ! Les points vitaux du corps sont étudiés avec la plus grande attention. Ils commencent, en outre, à comprendre pourquoi les habitants d'Okinawa leur ont donné tant de fil à retordre avec leur maudit karaté et d'où provenait celui-ci ! Jusqu'ici les quelques centaines de soldats qui avaient pris, violemment, contact avec cette technique n'avaient pas survécu assez longtemps pour expliquer à quoi cela pouvait ressembler !

Mais en Chine tout ne va pas pour le mieux. Les Mand-

chous sont toujours au pouvoir et, pire encore, c'est une femme surnommée l'« Impératrice de fer », qui tire les ficelles, reléguant l'empereur en titre au rôle de marionnette. De plus les



nations occidentales et le Japon, vainqueur de la campagne de Mandchourie, sont omniprésents dans les affaires de l'Etat. Aux yeux des représentants des sociétés secrètes, chasser l'envahisseur quel qu'il soit reste la préoccupation essentielle et dès 1895 un vaste complot s'organise. Les sociétés sont partagées entre le désir de renverser les Qing et celui de chasser « les diables au long nez ». Malheureusement il faut choisir. Rentrer en conflit ouvert avec les armées occidentales sans l'appui de la terrible impératrice serait une folie. Il faut donc, une fois n'est pas coutume, engager des pourparlers sans fin avec le Mandchou.

D'un autre côté, l'impératrice commence à en avoir assez des ingérences étrangères dans ses affaires. Elle, l'impératrice de Chine, ne peut même plus faire égorger quelques milliers de contestataires, goutte de « commis voyageur » français, anglais, allemand ou, pire, japonais vienne lui demander des comptes ! L'impératrice Tseu Hi donne donc carte blanche aux sociétés secrètes pour chasser l'étranger. Il sera toujours temps après de se débarrasser de ces maudites sociétés anti-mandchoues dans l'âme, quitte à noyer le pays dans un bain de sang. Et au moins

personne ne pourra plus venir lui en faire le reproche !

Heureusement pour les « étrangers » chacun essaie de tirer la couverture de son côté et la plupart des puissantes sociétés se désolida-

risent de ce mouvement ! Pour la majorité d'entre elles il est impensable de s'allier à l'ennemi mandchou, fut-ce pour la plus juste cause et elles préfèrent attendre la suite des événements. Malgré tout, le soulèvement a lieu avec la sauvagerie habituelle. Les provinces sont ravagées et tout ce qui rappelle l'occident, de près ou de loin, est détruit. Pékin est assiégé. Les occidentaux, retranchés derrière les murs de l'ancienne citadelle, tiennent tête à ceux qu'ils ont surnommés les Boxeurs. Le siège dure 55 jours pendant lesquels le sort des armes change très souvent de camp. Mais aussi entraînés qu'ils soient, les Boxeurs ne peuvent empêcher les armes à feu de faire d'immenses ravages dans leurs rangs fanatisés. Les assiégés sont sauvés à l'extrême limite par une colonne de secours envoyée par les huit nations concernées. En fait Tseu Hi n'a pas bougé le petit doigt et les armées impériales qui auraient du intervenir sont restées dans leurs casernements. Mais le trône est fortement ébranlé et ce sont les mêmes sociétés secrètes qui renverseront le pouvoir en 1911, plaçant à la tête du pays le révolutionnaire Sun Yat Sen. Celui-ci est membre de la Triade, et ne s'en cache pas. Le 26 décembre 1911, il se rend en présence d'une

foule immense au tombeau des Ming afin d'annoncer aux ancêtres que les Mandchous sont enfin tombés et que désormais l'Empire du Milieu appartient aux Han, les seuls Chinois dignes de ce nom. Ce sont encore ces mêmes sociétés secrètes — ou, pour être plus précis, quatre d'entre elles dont la fameuse société des piques rouges — qui amèneront Mao Tsé Toung au pouvoir.

Ne voulant rien devoir à personne, Mao les liquida dans les années 1949-1953. La Yiguandao, l'une des dernières et des plus puissantes, fut même officiellement exterminée. Aussi la plupart des grands initiés s'enfuirent-ils qui à Taïwan, qui à Hong Kong, qui aux États-Unis et recréèrent sur ces territoires les bases de ces sociétés qui, paraît-il, sont encore très influentes. Il semble qu'elles soutiennent le gouvernement de Taïwan, formé d'une majorité de responsables de ces organisations. Ce qui explique peut-être que les plus grands maîtres de l'école Shaolin, clef de voûte de ces sociétés, se trouvent sur l'île.

Le plus connu est sans conteste le formidable Kao Fang Hsien qui fut général dans les armées nationalistes et ne cache pas son appartenance au Gelaohui (l'une des plus anciennes sociétés créées au monastère). Doté par la nature d'une constitution herculéenne, il possède une puissance terrifiante et une technique fabuleuse. Yuan Tao est également un boxeur extraordinaire, mais âgé de plus de 85 ans, il préfère désormais s'entraîner au tai chi chuan. Il n'empêche que sa réputation, solidement fondée, est telle qu'aucun jeune boxeur sur l'île n'oserait se mesurer à lui en combat ! On peut encore citer Han Chin Fang, réputé pour ses blocages dévastateurs capables de briser une jambe et pour son art consommé des saisies et des luxations ; Chen Chin Sheng ; Kao Sen Huang qui peut, paraît-il, écraser une pomme de terre crue en ser-

LA FABULEUSE HISTOIRE DE SHAOLIN

suite de la p. 53

rant le poing et n'a jamais connu une défaite : Wu Ku Tsai, un paisible fermier qui n'a pas moins de 500 élèves, tant sa maîtrise est reconnue, Li Kim Tsui, Kao Sen Yao, Liu Mu Sen... et bien d'autres encore, plus de soixante...

A Hong Kong, Shaolin est moins fortement représenté mais compte quelques grands maîtres. Le plus connu et sans aucun doute le plus étonnant est Chan Hon Chung, un petit homme de forte stature, toujours souriant, paraissant 40 ans mais âgé de plus de 65. D'une activité débordante, il cumule tous les titres possibles et imaginables. Maître absolu de Hung Gar, il est actuellement le « big boss » de la boxe chinoise dans la colonie anglaise et est reconnu par tous comme tel depuis la mort de Yip Man. Il dirige d'ailleurs le Hong Kong Chinese Martial Association, qui regroupe toutes les écoles de boxe, styles internes compris — et elles sont nombreuses — dans l'enclave britannique ! Ce qui ne l'empêche nullement de pratiquer son art favori plus de cinq heures par jour et de dispenser son enseignement le soir. Inutile de préciser que l'affluence y est extraordinaire ! Rien que dans Kowloon, la partie chinoise de Hong Kong, on peut dénombrer plus de 100 000 pratiquants des styles dérivés de la fameuse école et ayant un rapport direct avec celle-ci (Choi Lee : Fut Gar : Chow Gar ; Lo Hon ; Mo Chia...). Shaolin reste avant tout, si on excepte le tai chi, le style le plus connu et le plus pratiqué des écoles chinoises. Malheureusement, c'est aussi le plus frelaté par de tristes individus qui n'hésitent pas à utiliser ce nom prestigieux, mettant le doute dans l'esprit des personnes non averties quant à la valeur de la boxe chinoise.

A une question qui lui était posée sur la pratique du style Shaolin en Europe, un expert chinois fit cette remarque : « Après ce que j'en ai vu ici, je vais me méfier des professeurs occidentaux mais encore plus des professeurs asiatiques ! »

GEORGES CHARLES